VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 15 Juin 1915 NUMERO 5

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Mort de Mgr l'Archeveque



MGR L'ARCHEVEQUE est mort, hier matin, à l'Hotel-Dieu de Montréal. Il est mort après quelques heures de maladie, succombant à une attaque du mal qui le rongeait depuis plusieurs années. Il est mort comme il le désirait, sur la brèche, au service de l'Eglise.

Dans les rangs de l'Eglise canadienne comme dans les rangs de notre chère Patrie, notre bien-aimé archevêque laisse un vide qu'on ne comblera pas de sitot. Il meurt relativement jeune. Il n'avait pas encore atteint ses soixante ans. Mais peu de carrières au Canada ont été aussi pleinement remplies, aussi fortement et vigoureusement vécues. D'une énergie dévorante, il ignorait la fatigue. Jamais il n'avait trop fait; toujours son initiative était en quête de quelque oeuvre nouvelle à édifier. Il paraissait vivre plusieurs années en une seule. Il parcourait et reparcourait son diocèse voyant à tous ses besoins, s'intéressant au développement particulier de chaque paroisse, de ses institutions, tout particulièrement de ses maisons d'éducation. Ses voyages dans l'est pour le bien de son diocèse ne se comptaient plus. Il ne se contentait pas de suivre de loin et de haut la vie de son diocèse; il pénétrait dans tous ses détails, dans tout ce qu'elle a de journalier, de pauvre, d'obscur. Rien ne lui était inconnu, rien ne lui était indifférent. Tous ses diocésains lui étaient des enfants. Son diocèse lui était une grande famille et il s'en considérait le père. Et c'est d'un amour de père qu'il a aimé ses ouailles. Ceux-là qui l'ont connu de près, ceux qui ont vécu dans son entourage immédiat peuvent en rendre témoignage. Nous nous rappelons encore la première visite que nous fîmes en compagnie de notre vénéré archevêque à l'orphelinat Saint-Joseph, il y a un peu plus de deux ans. Nous avions vu bien des orphelins, bien des délaissés dans les orphelinats de la province de Québec, mais jamais nous n'en avions vus qui parussent autant oublier qu'ils n'avaient ni père ni mère. Mgr l'archevêque était au milieu d'eux comme au milieu d'une nombreuse famille, causant, riant avec ces petits, les caressant, les faisant chanter des airs nationaux, berçant sur ses genoux d'archevêque, de premier pasteur du diocèse, des tout petits que pouvaient à peine porter leurs faibles jambes. Nous ne nous souvenons pas d'un spectacle plus poignant, plus impressionnant, plus capable d'émouvoir. C'était bien l'amour du père, mais Mgr l'archevêque y avait ajouté l'amour de la mère. Ce n'est là qu'un incident entre des milliers. Celui qui écrira la vie de cet illustre archevêque aura de quoi y faire une ample moisson des plus belles fleurs de la charité et de l'amour chrétien.

Pour grand que fut Mgr l'archevêque par le coeur, il ne l'était pas moins par le talent et le caractère. Il était l'homme des hautes sphères de la pensée. L'idéal le plus élevé l'a soutenu pendant ses vingt ans d'épiscopat. Il voulait étendre le royaume de Dieu dans nos plaines; il y voulait la création d'une patrie canadienne belle et forte. A ces chères idées, les plus grandes et les plus nobles qu'il soit donné à l'homme de chérir, il a consacré près d'un quart de siècle d'incessants efforts, d'incroyables dévouements, d'inlassables sacrifices; il a mis au service de cet idéal une infatigable plume et une éloquence passionnée, originale.

Qu'on se garde bien de mesurer l'oeuvre de Mgr l'archevêque aux limites du diocèse de Saint-Boniface. Même la borner aux immenses plaines de l'Ouest serait lui être injuste, la rapetisser, en ignorer peut-être l'élément le plus important.

C'est peut-être dans la province de Québec que Mgr l'archevêque a accompli le meilleur de son oeuvre. Comment, dira-t-on? Tout simplement par le grand exemple qu'il y a offert aux jeunes générations, à la jeunesse, exemple vécu, auréolé du sacrifice. Tout simplement par son inlassable revendication de la justice pour tous les citoyens de ce pays. Ce sont des paroles comme celles qu'il nous disait dans ces fréquentes visites dans les collèges de la province de Québec — nous étions alors étudiant dans un de ces collèges — qui secouent l'indolence des jeunes gens et les font regarder plus haut. Et puis nous avions son exemple, l'exemple de cette vie se donnant sans compter pour la patrie et l'Eglise, l'exemple de ce grand fils de la race qui gardait une invincible espérance en son avenir. Sa prédication ne se bornait pas à l'enceinte des collèges. Chaque fois qu'on lui en donnait occasion, il s'adressait à la foule, au peuple, lui disait les peines, les misères, les souffrances et les besoins de l'Eglise de l'Ouest. Et qui oserait aujourd'hui dire que cette prédication a été infructueuse? Qui ne voit que l'Eglise de l'Ouest en a beaucoup profité?

Grand évêque, il ne pouvait manquer d'être grand citoyen. Aimer Dieu et aimer sa patrie vont de pair. Celui-là qui possède les qualités et le coeur d'un grand évêque ne saurait ne pas être un grand citoyen. Rarement homme l'aura été plus ardemment, plus profondément, plus intelligemment que ne l'a été Monseigneur l'archevêque. Il aimait le Canada, il en savait l'histoire. L'avenir de la patrie canadienne était l'une de ses idées les plus chères. Il s'en préoccupait constamment. Il ne voulait point d'une nation sans idéal, toute imbue, toute saturée de mercantilisme et de matérialisme. Mgr Langevin voulait que notre pays eut son âme propre, laquelle ne fut point une réplique affaiblie d'une autre âme nationale. L'émigrant ne devait pas être un déraciné; il fallait l'incorporer à la patrie canadienne. Mais cette oeuvre d'incorporation des éléments étrangers, de formation de l'âme canadienne devait s'accomplir dans la justice, le respect des droits et des légitimes aspirations de tous. Nourri des leçons de l'histoire, de l'expérience des peuples, il savait que les nations fortes s'édifient sur le droit et non sur l'injustice. La veille même de son départ pour l'est, il répétait cette belle leçon aux élèves de l'école Provencher.

Evêque de la grande tradition apostolique et grand citoyen de sa patrie, voilà ce que fut le pasteur, le père, que pleure aujourd'hui le diocèse de Saint-Boniface et l'Eglise du Canada.

1855 1915

Monseigneur L. P. A. Langevin, O. M. I.
Archevêque de Saint-Boniface

Né à Saint-Isidore de Laprairie, le 24 août 1855, de François-Théophile Langevin, notaire, et de Marie-Pomela Racicot, soeur de Mgr Racicot, fit ses études au Séminaire de Montréal et au Collège Sainte-Marie de Montréal; entra chez les Oblats de Marie-Immaculée en 1881 et prononça ses voeux en 1882; fut ordonné au monastère du Bon Pasteur à Montréal par Mgr Fabre, le 30 juillet 1882. Missionnaire à Saint-Pierre de Montréal (1882-1885); directeur du Grand Séminaire d'Ottawa (1885-1893); supérieur-vicaire des Oblats du Manitoba et en même temps curé de Sainte-Marie de Winnipeg (1893-1895); depuis 1895 archevêque de Saint-Boniface dans le Manitoba, élu le 8 janvier 1895, sacré dans sa cathédrale le 19 mars 1895, décédé le 15 juin 1915.

"Il appartient (Mgr Langevin) à la congrégation des Oblats et réalise un type caractéristique d'évêque canadien. Petit, mais très robuste, ses mouvements vifs jusqu'à la brusquerie, son regard impérieux, quelque chose dans l'allure d'aussi militaire que sacerdotal, le révèlent fait pour le commandement, pour la lutte aussi. Nul n'a plus rudement combattu les libéraux aux élections de 1896. Orateur vigoureux, il traite des questions religieuses, bien entendu, mais non moins souvent ni moins volontiers, des questions mixtes. Il y apporte toujours une redoutable ardeur. Si on voulait le comparer à un évêque français, on songerait tout naturellement à Mgr Turinaz...

"D'une activité de conquérant, Mgr Langevin parcourt sans cesse son diocèse, encourage, blâme, organise. On le voit partout — même en Europe, car il traverse l'océan aussi facilement que la rivière Rouge. Il est accueillant et très simple. Il a gardé le mépris des missionnaires pour les fatigues et l'inconfort. Les repas, à l'archevêché, sont sans luxe, sans faste, sans étiquette mondaine: de vraies agapes apostoliques, un menu monastique, un monastique réfectoire. J'ai aimé ce noble ascétisme plus rare peut-être dans le nouveau monde que dans l'ancien.

"L'archevêque de Saint-Boniface a un grand mérite: dans la Babel manitobaine, il soutient sa race; il chérit ses Canadiens français et, sans négliger les autres catholiques, il choie ceux-là, dans lesquels il voit avec raison la grande force chrétienne de l'avenir — pourvu qu'ils gardent, autour de leur clergé, leur cohésion."

JEAN LIONNET.

—"Chez les Français du Canada."

"Tout résumé, on peut dire que peu de prélats ont été autant aimés de leur clergé et de leurs ouailles que feu Mgr l'archevêque de Saint-Boniface. Il possédait à peu près toutes les vertus et les qualités d'un prêtre idéal. Fort érudit, il était par nature un grand orateur, avec une foi apostolique dévorante; il aimait passionnément la vérité et ses ouailles. Même quand il parlait l'anglais, il faisait oublier à ses auditeurs son accent grâce à son éloquence et à la force de ses appels. Il maintint toujours cette vie simple, pure et chaste à laquelle l'avait formé la Congrégation des Oblats. Pour ses intimes il était le plus charmant homme, toujours heureux d'entendre et de dire un bon mot. C'était un ami fidèle et chérissant tout particulièrement les enfants. Sa charité pour les oeuvres religieuses et ceux qui étaient dans le besoin n'avaient de limites que celles qu'avaient ses ressources. Curieux de littérature et d'histoire, il s'intéressa personnellement à une multitude d'oeuvres historiques et littéraire. Il avait une profonde vénération pour les pionniers de ce pays et ne fut satisfait que quand on eut écrit une volumineuse vie de son prédécesseur. Il fit aussi beaucoup pour la Société Historique de Saint-Boniface, laquelle a consacré beaucoup de son temps aux découvertes et aux voyages de La Vérendrye. Un pareil amoureux du passé ne pouvait être qu'un ardent patriote. Rien ne lui était plus pénible que les accusations qu'on lançait parfois contre les Canadiens français et les catholiques... Il n'est aucun de ceux qui ont eu à le combattre qui ne reconnaitra sa grande valeur et lui niera une des premières places dans l'histoire du Manitoba.— Le "FREE PRESS".

LE COIN DES DAMES

MON nom "des Bois" vous dira que perdue au fond d'une campagne, je n'ai pas souvent l'avantage de brider ma plume pour barbouiller des feuilles blanches. Mais, en lisant depuis quelques semaines les oeuvres de nos "écrivains manitobains", je me demande si un peu d'ombre au tableau ne ferait pas bon effet, ne serait-ce que pour mieux faire ressortir les jolies choses écrites et pensées avec un naturel si parfait, si gentil au "Coin des Dames". Donc, ce sera mon lot à moi d'être cette petite nuance grise sombre qui donne du relief au tableau.

Je vis à la campagne, entourée de mes bois, de mes paysages, qui ont pour moi leur chant, leur poésie. Dépassant de quelques années le demi-siècle, je sens les ombres descendre et que bientôt le soir commandera la retraite.

Retraite et campagne ne sont-ils pas synonyme l'un de l'autre.

Où jouirons-nous davantage d'un repos complet, d'un repos véritable, qu'à la campagne où tant de voix nous y convient: voix de la nature, voix de l'âme, voix de la poésie, comme de la religion!!! C'est évident, plus on avance dans la vie, plus on a besoin de regarder quelque chose de beau! Quoi de plus admirable que la nature à cette saison-ci, qui parle, qui chante — leçon du matin, leçon du soir, loi de vie, loi de mort, loi de croissance, loi de décroissance... Que de pensées morales honnêtes encore devant tant de ravissants paysages remarqués ici et là au Manitoba. Que d'admirations, que d'actions de grâces jaillissent spontanément d'un tel spectacle!

En regardant depuis quelques semaines bourgeonner et déplier les feuilles de nos grands arbres, je me disais: qu'il fait bon de mettre entre soi et le monde un rideau de verdure, et sous l'ombre d'oublier et d'attendre...

Je m'oublie, n'étant pas venue pour parler de moi, mais bien pour faire suite à "Jacqueline des Erables", qui dans un art charmant nous donne une brève esquisse des véritables amies... Le sujet est si vaste et si bien dans mon élément que je continue à parler sur la "bonne amitié", "la vraie amitié" et ce que c'est qu'une "amie sincère"! Qui de vous n'a pas goûté les charmes d'une amie préférée, d'une amie de pension entr'autres. Qui de vous même n'a pas éprouvé la trahison d'une amie, qui fait si mal au coeur.

L'amitié vient de Dieu même, et n'est-ce pas Notre-Seigneur qui nous en a donné un exemple des plus touchants dans l'affection particulière qu'Il avait pour les siens? Saint Jean ayant eu le privilège de reposer sa tête sur la poitrine du Maître, connut par là, le premier, la douceur de l'amitié divine, et depuis il ne cessait de répéter: "Aimez-vous, aimez-vous!" De ce jour, l'amitié chrétienne régna sur la terre, et que de joies et de bienfaits elle a semés à travers les âges... Evidemment, nous avions besoin de nous aimer, de nous aider mutuellement dans ce chemin aride qu'est la vie...

Heureux ceux qui connaissent les joies d'une véritable amitié! C'est, il me semble, après le souvenir de notre père et de notre mère, le souvenir le meilleur, le plus sacré de l'âge mûr qui s'en enchante et s'en réjouit délicieusement. Une amie, ce que c'est: c'est un être au coeur large qui oublie, qui pardonne, c'est un être clairvoyant qui par le regard est la conscience, le miroir par l'exemple, le guide par la démarche, et qu'il faut suivre avec joie!... C'est donc un trésor, comme dit l'évangile, une perle, enfin, qui aux heures difficiles se tiendra près de vous en disant: "Amie, je souffre, je souffre de ta douleur!!" Je ne sais plus qui a dit: "Que la jeunesse était l'âge de l'amitié". A mon sens, aucun âge n'est impropre à ce sentiment, sauf la première enfance. Si la jeunesse y apporte plus de sympathie, l'âge mûr y apportera plus de constance, plus de profondeur. N'avons-nous pas près de nous un exemple touchant dans l'amitié de Montalembert et de Lacordaire qui n'a guère eu son égale en grandeur et en beauté, au matin comme au couchant. Cet attachement si profond, si sublime, honore l'humanité par l'élévation de leur sentiment comme de leur fidélité. C'est à nous servir de modèle, comme aux âges à venir.

Donc, puisque l'amitié est si grande, si précieuse, il importe de mettre beaucoup de discernement dans le choix d'une véritable amie, de ce joyau si rare mais bien réel. Et l'ayant rencontré cette amie de nos rêves, sachons la conserver à tout prix, puisque ce sera cette âme soeur qui nous parlera d'espérance et d'immortalité et que venant de Dieu cette amitié doit subsister non seulement ici-bas, mais voire là-haut dans notre "Chez nous éternel"!

Françoise des Bois.

QUESTIONS ENFANTINES

Il y a du progrès partout, même dans la manière de donner le bain aux enfants. Dans l'ancien temps et même de notre temps, nous prenons un bébé sur nos genoux pour lui donner son bain. Les dernières revues médicales sur ce sujet conseillent fortement de baigner le bébé sur une table.

La manière de le faire systématiquement est d'étendre des journaux dans le milieu d'une table et sur cela mettre une petite couverte. Sur la couverte placez la serviette de bain et une bouteille d'eau chaude afin de réchauffer le tout. A droite il faut arranger les vêtements du bébé dans l'ordre voulu.

Pendant qu'on le baigne la bouteille d'eau chaude peut être placée sur son petit linge afin que tous ses vêtements soient bien chauds. La poudre et les différents articles nécessaires à sa toilette, épingles, etc., peuvent être placés vis-à-vis de soi. La petite baignoire, savon, etc., sont mis à gauche. Cete méthode, on dit, est beaucoup supérieure à l'ancienne, où l'enfant, à tout instant, menace de glisser de nos genoux.

• • •

L'on est porté à croire parfois que certains écrivains mettent toute leur ressource littéraire à montrer la belle-mère comme marâtre. Souvent l'imagination des enfants est frappée au point de ne jamais oublier les scènes décrites.

Dans la vie réelle, la belle-mère est cent et mille fois un ange mortel, de bonté, de gentillesse et de bienveilalnce pour ses enfants d'adoption. La jeune fille qui garde vivace la mémoire de sa chère et bonne mère est celle qui se montrera aimante et prévenante vis-à-vis celle qui remplit la position difficile et délicate de seconde mère. Assumer la responsabilité des enfants d'un premier mariage est parfois une chose pénible sans y rencontrer ces regards dûrs, ce mutisme plein d'amertume qui dénote un manque de loyauté.

Gertrude.

LA MODE

La "lingerie" qu'on nous montre dans nos grands magasins est simplement exquise. On n'a jamais autant vu de fins travaux d'aiguille et la raison est que des milliers de femmes en France, (à cause de la guerre), sont obligées de travailler pour ne pas mourir de faim. Elles brodent donc sur des tissus légers des fleurs délicates et ces broderies et ces dentelles sont d'une rare beauté.

Les dentelles les plus rehrchées sont les dentelles flamandes. Le point de Lille et les "Malines" sont les favorites. Le filet est aussi très employé à cause qu'elle se lave si bien.

Tant qu'aux tissus dont on se sert dans la confection de lingerie, la batiste, le linon de fil et le voile de soie sont des préférés. Le crêpe de Chine est maintenant mis de côté, car il perd sa beauté au contact de l'eau.

• • •

Il n'y a rien de plus chic et de plus utile pour voyager que le chapeau de feutre à la française. Ces chapeaux sont en forme "Sombrero" ou "Canotier" garnits seulement d'une bande de ruban blanc et noir. Ces chapeaux sont en général de couleur blanche ou quelques-uns sont rose pale et vert Paris.

• • •

La question de robe est très simplifiée cette année, à cause des belles étoffes de coton qui sont si peu dispendieuses. La toile fine est le tissu le plus satisfaisant car il endure si bien le lavage.

• • •

Il n'y a rien de plus gracieux que la jupe froncée quoique les tuniques soient encore à la mode. La jupe froncée est recherchée, car elle est bien facile à confectionner. La jupe par plis, en voile, en coton, en crêpe et en serge, est aussi admirée.

RECETTES

Beignets au Blé d'Inde

Préparez une pâte comme pour les crêpes et ajoutez à votre pâte une boite de blé d'Inde. Mélangez le tout et faites cuire par cuillerée dans de la graisse bien chaude.

• • •

Beignets à la Rhubarbe

Ingrédients: 1¼ tasse de farine; 1 tasse de lait; 1 oeuf; rhubarbe et sucre.

Préparation: Faites cuire la rhubarbe avec du sucre. Faites refroidir et ajoutez le lait, l'oeuf et la farine dans laquelle vous avez sassé deux cuillerées à thé de poudre. Faites cuire par cuillerée dans de la graisse bien chaude.

• • •

Soufflé au lait

Ingrédients: 3 cuillerées à soupe de beurre; ¼ tasse de farine; 1 tasse de lait; ¼ tasse de sucre; 4 oeufs.

Préparation: Faites fondre le beurre et ajoutez la farine afin de lier bien ensemble; puis graduellement ajoutez le lait et faites bouillir une seconde. Battez les jaunes d'oeufs avec le sucre et ajoutez au lait puis les blancs d'oeufs bien battus. Mettez dans un plat beurré et faites cuire au fourneau pendant 35 minutes. Servez avec de la sauce Roxbury.

Sauce Roxbury

Battez le blanc d'un oeuf avec les ¾ d'une tasse de sucre en poudre. Ajoutez le jaune de l'oeuf bien battu ainsi que les ¾ d'une tasse de crême que vous fouettez bien; ensuite ajoutez un peu de sel et parfumez avec de l'essence de vanille.

• • •

Glace bouillie pour mettre sur les gâteaux

Ingrédients: 2 tasses de sucre; ¼ tasse d'eau; 2 blancs d'oeufs.

Préparation: Faites bouillir le sucre et l'eau pour en faire un sirop épais et quand cela bout versez tranquillement les blancs d'oeufs battus en neige. Brassez très vite le tout ensemble jusqu'à ce que cela devienne épais et faites refroidir avant d'étendre sur les gâteaux.

EUX ET NOUS...

Un sous-marin allemand a torpillé et coulé le paquebot "Lusitania" qui avait à bord 1,978 personnes, parmi lesquelles nombre de femmes et enfants...

... Il venait d'observer que le créneau de la tranchée allemande était mal conçu... qu'il était sans pare-à-dos, c'est-à-dire qu'il faisait un trou clair, et que, par conséquent, dès qu'il s'assombrissait, c'est qu'il y avait une tête derrière, et que cette tête, il la casserait d'une balle avec volupté, car c'était celle d'un sale Boche...

Il observait encore autre chose quand il s'entendit appeler en dessous, à voix basse:

—Sergent!... une lettre pour vous...

Un soldat lui passa une petite enveloppe mauve, sagement rayée de trois lignes au crayon, et zébrée d'une grande écriture enfantine.

Alors, il posa son fusil sur le rebord, et se mit à lire:

Papa chéri,

C'est ta petite fille, ta petite Pascale, qui vient ce soir, veille de sa première Communion, te demander pardon pour toutes les fautes qu'elle a commises contre toi... Si tu savais comme je les regrette, cher papa bien-aimé, qui es dans les tranchées pour défendre maman et ta petite fille et aussi Charly contre les Prussiens! Aussi je suis bien résolue à n'être plus paresseuse pour mes leçons... à obéir toujours la première fois, et à faire plaisir à maman.

Cher papa, comme je voudrais te voir demain à côté de moi, et comme je vais prier afin que le bon Dieu il te ramène!...

En atendant, je t'embrasse à grands bras, de tout mon coeur.

Ta petite,

Pascale.

Ce papier frais, qui sentait le bon 'chez lui'', et les lignes naïves, et la grande écriture... comme il les regarde!...

Il connaît la boîte un peu parfumée où le papier a été pris, la table, la chambre où sa petite Pascale écrivit la lettre... Il voit son geste familier, sa tête penchée, ses boucles blondes sur l'épaule, le ruban blanc que sa mère y noue tous les matins... il voit tout... il embrasse cette lettre comme il eût embrassé sa fille... Chère petite Pascale!...

Puis, le dos contre la paroi de terre, il rêve à cette fête qu'il a tant désirée et qu'il ne verra pas.

Il rêve... Et, sans qu'il s'en aperçoive, son esprit quitte peu à peu la tranchée. Il est à Paris... le voici chez lui, mais le nid est vide, ils sont déjà partis.. Alors le sergent se dépêche, le voici dans la rue.. quel joli matin de mai! un matin plein de clartés, de visions blanches et de muguet. Il dépasse des théories de premières communiantes, il entre dans l'église... Où est-elle, sa petite Pascale...? Il cherche son enfant sous tous ces voiles blancs... La voici! Oh! comme elle est douce et recueillie!... on dirait un ange du bon Dieu!

Il se penche un peu vers son banc... deux bras se tendent...

—Oh papa!...

A côté d'elle, il reconnaît sa chère femme... elle n'a pas acheté de toilete nouvelle... Une toilette pour qui? Tout doucement, il se glisse à côté d'elle.

—Toi... c'est toi!...

Une rapide poignée de mains, et les voilà tous les deux, unis dans une même contemplation et dans une même prière!...

• • •

Puissance immense et douce de ce jour du ciel!... C'est toujours la même chose et toujours idéalement beau...

Le père reconnaît les cantiques de sa jeunesse; et, comme les oiseaux des grands espaces, sa pensée se laisse bercer au rythme de leurs vagues:

Qu'ils sont aimés, grand Dieu,
tes tabernacles!...
Qu'ils sont aimés, et chéris de
mon coeur...

L'officiant monte en chaire; il explique la grandeur de ce jour.. C'est un Dieu qui vient... Dieu, l'être vertigineux, l'artiste infiniment délicat, celui qui a jeté les mondes dans l'espace et ciselé la fleur des champs... Il vous aime jusqu'à la confusion des vies... Vivo jam non ego... Il vient en cette année de guerre mondiale. Il y a ici des enfants qui ont leur père, leurs frères dans les tranchées... il y a des voiles blancs et aussi des voiles noirs... des larmes de joie et des larmes de douleur... Christ, Dieu de miséricorde, venez!... et donnez à tous l'espérance et la paix!...

• • •

L'heure divine a sonné... Les enfants baissent leurs voiles, et s'avancent vers la sainte Table.. L'enfant passe devant lui... La voici, Pascale... sa petite Pascale!... Elle sait que son père est là... il a, sur son uniforme boueux, la caresse du voile blanc ... mais Pascale ne lève pas la tête... oh non!... on ne lutte pas avec Dieu... La voici à genoux... l'hostie tremble entre les doigts du prêtre... Elle revient à sa place... Ce nuage blanc, abîmé dans l'extase, c'est elle... c'est sa fille... lui, le rude soldat, il a fleuri cette fleur-là!...

Comme elle prie, Pascale!... Comme elle doit parler à Dieu de tout ce qu'elle aime, de tout ce que la mort guetteuse voudrait avoir... Son père s'unit à elle; il fait si bon prier en famille, à côté de sa chère femme, les yeux fixés sur cette innocence et cette sublimité!

• • •

Tout d'un coup, l'homme tressaille de tout son être... Ses yeux s'ouvrent à la vision extérieure... Il a devant lui une bande de terrain dont il connaît toutes les mottes, et où pourrissent des cadavres... Un camarade vient de le tirer brusquement par sa capote.

—Dites, donc, sergent!

—Quoi?

—Lisez donc ce qu'ils ont encore fait cette nuit, ces brutes-là!

Et il lui passe un journal boueux et froissé, où s'étale en grosses lettres l'infamie du "Lusitania".

Le sergent finit à peine de lire que le soldat l'appelle de nouveau:

—Regardez vite au périscope! Il y a là, juste en face de vous, un Boche qui a l'air d'en prendre rudement à son aise!

En effet, la cavité claire du chéneau est devenue sombre.. En fixant bien, on distingue presque l'oeil qui examine la tranchée française.

Sauter sur son fusil... épauler... le voici prêt...

Les camarades regardent, car leur sergent est le meilleur tireur de la section.

Mais ce sergent se sent cahoté par les impression les plus contraires.

Maintenant, entre les deux tranchées, il y a tout... des cadavres de femmes et d'enfants lâchement assassinés et qui flottent au gré des vagues... Il y a aussi la première vision... celle de tout à l'heure... La petite Pascale est réapparue dans son auréole de calme douceur... son père en est gêné pour viser... Il a l'impression qu'elle s'interpose... qu'elle lui parle:

—Non, papa... ne tue pas ce matin!... Ne jette pas du sang sur ma robe blanche!...

Alors, il tend son fusil à son camarade:

—Tire, toi... ma main tremble... je le manquerais...

Pierre l'Ermite.

DANS LE LEVANT

Les familles allemandes quittent Constantinople

Paris, 9. — Le correspondant de l'agence Havas à Athènes télégraphie que le départ des familles allemandes de Constantinople est considéré comme une indication que les Allemands ont des inquiétudes sur la situation de l'armée turque. La dépêche ajoute que le parti de la paix, en Turquie, devient de plus en plus fort et qu'il se prépare un mouvement ayant pour but de remplacer le présent cabinet par un autre ayant à sa tête, comme grand vizir, Tewfik Pacha, ancien ambassadeur de Turquie à Londres.

Amsterdam, 9. — On vient de recevoir de Constantinople une dépêche qui transmet le communiqué officiel suivant:

"Notre artillerie a détruit une position près d'Avi Burnu, de laquelle l'ennemi nous lançait des bombes. Les tranchées avoisinantes ont été également détruites.

"Dans le voisinage de Seddul-Bahr, l'ennemi épuisé n'a pas déployé de nouvelle activité depuis sa dernière attaque livrée sans succès.

"Nos batteries, sur la côte d'Asie, ont bombardé hier les troupes fatiguées de l'ennemi dans les environs de Seddul-Bahr. Les positions occupées par l'artillerie ennemie, et les transports amenant des munitions ont été également bombardés.

"Deux croiseurs ennemis ont bombardé, sans succès, le village d'Ajanes, situé en face de l'île de Mytilène.

"L'ennemi dans la suite a envoyé dans ce port un vapeur rempli de soldats et a essayé d'enlever quelques bateaux qui y étaient ancrés.

"Le feu a été ouvert du rivage sur le vapeur et ce dernier est allé s'échouer sur le rivage. Après cela, les croiseurs se sont retirés."

Berlin, 9. — Parmi les nouvelles communiquées aujourd'hui par l'agence d'outre-mer, se trouvent les suivantes:

"Les dépêches de Constantinople donnent de nouveaux détails sur la défaite sérieuse subie par les Anglais à Seddul-Bahr.

"Les Turcs, dans leur attaque, ont repoussé leurs ennemis et capturé d'importants magasins d'armes et de munitions et ont fait des prisonniers. La position des troupes anglaises est dangereuse.

"Elles ne sont plus soutenues par les gros canons de leurs navires et les soldats sont énervés et sans entrain.

"Des voyageurs disent qu'à Alexandrie il n'y a pas moins de 40,000 soldats anglais blessés."

EN GALICIE

La lutte continue avec le même acharnement

Pétrograd, 9. — Le dernier communiqué officiel dit que cinq mille Austro-Allemands ont été tués et 720 ont été faits prisonniers dans un violent combat qui a eu lieu dans le sud-est de la Galicie. Ces pertes ont été subies par l'ennemi dans le seul secteur qui s'étend entre Kolomea et Nadvorna. Sur les autres lecteurs du front dans le sud-ouest de la Galicie, les Austro-Allemands ont subi de grosses pertes en tués et blessés.

On admet que les Russes, après avoir évacué Permysl, se sont retirés à plusieurs kilomètres à l'est de la forteresse dans la direction de Lemberg, et que quelques unités de l'armée du général allemand von Linsingen ont traversé le Dniester dans la région de Zuravo, à l'est de Strÿ. Ces forces austro-allemandes ont été immédiatement attaquées par une armée slave et ont été arrêtées sur la rive gauche du fleuve, où elles se buttent à des positions fortement retranchées.

Les Allemands commencent à présent un important mouvement offensif autour de Libau. Des dépêches de Courlande y signalent l'arrivée constante de nouvelles troupes allemandes.

Berlin, 9. — Le communiqué officiel dit aujourd'hui que l'armée du général von Linsingen, s'avançant de Permysl vers Lemberg, a atteint Lubaczow, à 70 kilomètres au nord-est de Permysl.

Vienne, 9. — Le communiqué officiel publié aujourd'hui dit:

"Dans les régions du Pruth et du Dniester, les troupes austro-allemandes ont attaqué les Russes sur la ligne Lanczyn-Nodworna-Kalutz et les ont repoussé vers Stanislau, et Halicz. De nouveaux progrès ont été faits par nos troupes sur la rive gauche du Dniester, à l'est et au nord de Zurawna, où 6,200 Russes ont été faits prisonniers. Sur le reste du front, la situation n'est pas changée."



Pour Lire au Foyer le Dimanche



EVA ROUCOUCOULE

Après avoir roucoulé dix-huit ans, Eva Roucoucoule se tut, quitta ce monde, et alla frapper à la porte du paradis.

—Qui va là? s'écria saint Pierre, en prenant les clefs.

—Eva Roucoucoule, s'il vous plait.

—Eva? Hum! Ca s'appelle... Roucoucoule? Une douce colombe...

Le guichet s'ouvrit, la tête du vénérable et céleste concierge passa. Rejetant ses lunettes sur le front et ajustant son regard, il aperçut une jeune fille aux yeux clairs, teint rose, sourire aux lèvres, poudrée, les cheveux relevés en frisettes, le cou, la gorge et la première côte à l'air, les bras nus jusque par-dessus le coude, la taille et les jambes dans un étau collant, à la main son inséparable bourse. Saint Pierre, effaré, contemplait cette vision.

—Bon Saint Pierre, dit-elle, les lèvres juteuses, seriez-vous assez bon de m'ouvrir la porte du paradis?

Un silence. — Revenu enfin de sa stupeur. — Le paradis? Entrer au paradis? Y pensez-vous, ma fille? On n'entre pas ainsi équipée. D'abord, qu'est-ce que vous portez dans cette bourse?

—Mes bonnes oeuvres...

—Pas lourd! — Accrochez-moi ça au clou, là; vous le reprendrez en revenant du purgatoire. Et puis, tête nue, si c'est possible! Sachez, fillette, qu'il ne vous est pas plus permis d'entrer au ciel nu tête, que dans nos égfises.

—Mais c'est permis, s'il vous plaît, au moins dans ma paroisse...

—Comment! On tolère pareil abus. "Si votre frère Paul vous entendait!—Et metant la main sur une grosse Bible — Ecoutez, vous, Mlle Roucoucoule, ce qu'il écrivait aux Corinthiens (regardant par-dessus ses lunettes qu'il avait rabattues: je voudrais bien voir ici votre curé...) "Toute femme qui prie, la tête découverte (dans le temple, s'entend) déshonore sa tête. C'est pourquoi, si une femme ne se voile pas, à cause des anges, qu'elle soit tondue..." Est-ce clair?

—Permettez-moi, alors, grand saint, d'aller chercher mon chapeau avec mes deux épingles.

—Ta, ta, ta... c'est trop tard. Et puis, parlez-en de vos chapeaux! Ah, on va vous coiffer de la belle façon en purgatoire, je vous le dis. Et ces cheveux... Qu'est-ce que cette chevelure frisée, relevée en torsades et dont la moitié au moins ne vous appartient pas? Ecoutez encore mon frère Paul; il n'y en a pas comme lui pour dire les choses. Première épitre à Timothée: "Que les femmes se parent avec pudeur et modestie, et non avec des cheveux frisés "et non in tortis crinibus"; vous avez fait du latin? Moi-même, dans ma première épitre, j'ai couché un mot qui n'est pas mal non plus: "Capillatura", tout un monument en tresses de cheveux rapportés, des chignons." A ce moment son regard tombant plus bas, se voila, ses yeux se fermèrent presque, sa voix devint grave.

—Eh! quoi! ma fille, vous osez vous présenter aux célestes parvis, le cou, la gorge et les bras nus, ne dites pas au moins que l'on vous tolère ainsi dans vos églises, je sais pertinemment que votre Père Curé vous a rappelé, cet été même, les notions les plus élémentaires de la pudeur. Après avoir attiré les regards, allumé la convoitise, jeté le trouble, la tentation dans les âmes par ces nudités et ces lignes trop accentuées de tout le corps, vous voulez pénétrer de la sorte dans le temple très auguste, où les anges, de leurs ailes palpitantes, se voilent la face devant l'Eternel!...

Eva, attérée, tremblante, la gorge étreinte par des sanglots, restait là, muette, éperdue.

Saint Pierre lui dit, en fermant le guichet: "Descendez au purgatoire, prenez à droite."

Notre pauvre Mlle Roucoucoule, dans son trouble, prit à gauche.

Elle s'en allait, seulette, tête basse, le coeur gros, la taille serrée comme une guêpe, gênée par sa robe en fourreau de parapluie, trottinant sur la pointe de fines bottines à talons de quatre pouces, comme si elle eut marché sur des bouteilles. Bientôt le macadam devint brûlant, ce qui la fit sautiller davantage. Relevant la tête, elle vit tout près un grand mur d'airain, dans le mur une énorme porte de fer, rouge comme celle d'une fournaise, dans la porte un guichet d'où pendait une chaîne incandescente. Elle n'osa y toucher. Pour faire ouvrir, elle cria de toutes ses forces:

—Hé là, ouvrez, s'il vous plaît!

—Un hurlemnt de joie répondit à l'intérieur: le guichet s'ouvrit avec fracas, et dans l'embrasure, parmi des jets de flammes, se présenta, la figure réjouie, bien encornée, d'un démon.

—Ah! ah! une de plus en enfer? Très bien, la fille, je vais...

—Non, non, interrompit brièvement Eva Roucoucoule, épouvantée, c'est au purgatoire que saint Pierre m'envoie.

—Alors, file d'ici toi, bécassine. Sinon, — il fit craquer ses dents, roula ses yeux comme des tisons, secoua ses cornes, et avança les deux fourchons embrasés de sa fourche, — je t'enfourche!

Mais Eva était déjà loin; malgré son fourreau, la terreur lui donnait des ailes. — Prenant, cette fois, la bonne route, elle parut bientôt devant le purgatoire. Il y avait dans la porte, là aussi, un guichet avec sa chaîne. Elle la saisit. — Aie, aie, aie! cria-t-elle en bondissant —et regardant sa main striée de brûlures — que sera-ce, mon Dieu, quand je serai là-dedans. Le guichet était ouvert. Il encâdrait une belle tête d'ange.

—Eva Roucoucoule, je vous attendais. Saint Pierre m'a téléphoné, il y a déjà plus d'un quart d'heure. Vous avez dû vous amuser en route. Enfin vous voilà arrivée. Entrez." La porte glissa. La pièce où elle se trouvait formait comme une vaste anti-chambre, "la chambre des horreur", pourrait-on dire. L'on y voyait maints et maints instruments de supplice, tous de feu, jetant mille étincelles avec de petits crépitements secs, comme des machines électriques. Ils étaient là, contre les mus, pendus à des crochets de feu, et formant par leur savante disposition sur un fond de feu sombre, d'éblouissantes panoplies.

—Au purgatoire, explique l'ange à Eva, clouée au sol, les yeux agrandis par l'effroi, chacun expie ses péchés avec l'instrument de ses péchés.

—Qu'étaient-ils? Des peignes, des brosses, des fioles de parfum, des sachets à farder, chignons, pianos en miniature, romans, gazettes, les cinémas, junelles, pipes, cigares, tabatières, verres, grands et petits, pièces d'or, lorgnons, daviers, chapeaux-cuvettes, épingles de dix-huit pouces, tours de cou, boas, corsets ultra bombés, robes-étuis, bottines à talons de quatre pouces, etc., etc.

—Certains de ces articles, fit l'ange négligemment, sont très en vogue depuis quelque temps. Puis toisant de nouveau Eva, qui suait à grosses gouttes.

—Le fait est que plusieurs vous sont destinés.

Il décrocha un chapeau, deux épingles, un tour de cou, des manches, une jupe-entrave, deux bottines pointues.

—Suivez-moi, dit-il. Il pressa un bouton. La grande porte intérieure du purgatoire roula, avec un bruit de tonnerre lointain. Eva put distinguer, parmi des tourbillons de flammes, d'innombrables rangées de cellules flamboyantes qui s'étendaient au loin, à perte de vue; debout devant chaque loge, se tenait un ange; les unes étaient occupées, les autres vides.

Elle eut un frémissement. La poitrine se souleva et retomba dans un long soupir.

—Numéro 2350! cria l'ange.

D'un coup d'aile l'ange gardien du numéro appelé franchit l'espace.

—Veuillez appliquer à l'élégante que voici ces divers appareils de sa vanité.

L'ange les prit en s'inclinant, puis demanda:

—Pour combien d'heures, de jours, de semaines, de...

—Trente jours.

Et la porte se referma sur notre pauvrette, en son vivant Mademoiselle Eva Roucoucoule.

(Du Bulletin de l'Immaculé Conception.)

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

QU'ON SE MEFIE

Naturellement, il s'agit du Vatican et des faits et gestes que lui prêtent les agences à nouvelles. "Méfiez-vous", télégraphie de Rome, le correspondant de la **Croix** de Paris. "Vous ne sauriez vous faire une idée de ce qu'inventent les journaux d'ici." Et les exemples de suivre. Tantôt c'est le **Messaggero** qui imagine des audiences extraordinaires d'ambassadeurs, l'envoi de nombreuses dépêches chiffrées et des plus importantes, de longs entretiens du Pape avec le cardinal Gasparri. Une autre fois, ce sera de prétendues visites des ambassadeurs allemands au Vatican ou encore le Pape aura l'idée de se retirer en Espagne si la guerre se déclare.

Tout cela est faux, archi-faux, déclare le correspondant de la **Croix**. Mais cela n'a pas empêché les agences de presse de s'emparer de ces canards de la presse italienne et de les répandre dans le monde. Nous avons pu lire la plupart d'entre eux dans les colonnes de nos quotidiens.

FACE A LA MORT, ILS ABSOLVENT

Un survivant du naufrage du "Lusitania" fait le récit suivant de la mort héroïque et vraiment sacerdotale de prêtres, passagers de ce navire:

"Parmi les nombreux passagers du paquebot se trouvaient trois prêtres, des Canadiens, dit-on; au moment où les embarcations de sauvetage furent mises à la mer, on voulut leur faire une place dans l'une d'elles, mais tous trois refusèrent et laissèrent passer trois femmes dont deux portaient chacune un petit enfant; au moment où le bateau allait sombrer, on vit l'un des prêtres lever la main droite, dans la position de l'absolution; on distinguait nettement ses lèvres prononçant les paroles rituelles, et c'est dans cette attitude que ces religieux disparurent en même temps que les centaines d'autres passagers qui ont péri."

ILS MASSACRENT LES CHRETIENS

Depuis l'entrée de la Turquie dans la guerre actuelle, l'on n'a cessé de parler des massacres d'Arméniens commis par les Kurdes. Des renseignements précis viennent de parvenir à Londres. Ils portent sur le nord-ouest de la Perse. Mille chrétiens de la mission arménienne d'Ourmia ont été mis à mort et deux mille ont succombé à la maladie. A Selmas, en trois jours sept cents chrétiens furent massacrés avant l'arrivée de l'armée russe. A Gulpashan, le consul de Turquie a donné l'ordre de piller et de brûler la ville. Quatre-vingt-cinq notables ont été garrottés, conduits au cimetière et massacrés devant leurs parents; un prêtre a été crucifié, un autre a été brûlé vif; un évêque a été pendu. Des personnes qui s'étaient réfugiées à la mission catholique furent traînées devant le consul de Turquie et 64 furent décapitées.

* * *

Mais, se démandera-t-on, que fait l'Autriche? C'est un pays catholique; pourquoi par son influence ne met-elle pas fin à ces massacres de chrétiens?

Ce qu'a fait l'Autriche? M. René Bazin, dans l'**Echo de Paris,** nous renseigne sur ce point, grâce au journal d'une religieuse française des environs de Jérusalem.

"La guerre sainte, proclamée dans tout l'empire ottoman, est prêchée à Jérusalem, écrit-elle le 18 novembre. L'Allemagne avait beaucoup compté sur ce terrible moyen de destruction, son espoir a été déçu. Dans la matinée, une manifestation a eu lieu à la grande mosquée d'Omar. Les chefs turcs les plus fanatiques, les chefs religieux mahométans, une foule énorme s'y trouvaient réunis. Mais ils eurent des complices européens. Le consul d'Allemagne, le consul même d'Autriche ont pris part à la manifestation. Ils se sont tenus à la porte de la mosquée, donnant force poignées de main à ceux qui entraient. L'indignation a été grande, chez tous les chrétiens de Jérusalem, quand ils ont appris cette conduite du représentant d'une puissance catholique. Aucune honte ne manque à l'Autriche. On peut parler de ses mésalliances. Dans l'intérieur de la mosquée, les discours les plus violents étaient prononcés, et la foule, à l'extérieur, y répondait en criant: "Mort aux chrétiens!"

Effroyable chute pour le pays qui contribuait si brillamment à la victoire de Lepante et qui si longtemps protégea l'Europe contre l'islamisme.

* * *

Impuissants à prévenir directement ces massacres de chrétiens, la France, l'Angleterre et la Russie ont notifié les ministres turcs qu'ils étaient tenus personnellement responsables de ces massacres. Voici le texte de cette note collective:

"Depuis plusieurs mois les Kurdes et les populations turques en Arménie massacrent les Arméniens, avec la complicité et l'aide des autorités ottomanes. De tels massacres ont eu lieu vers le milieu du mois d'avril à Erzeroum, Dertshau, Moush, Zeitun et dans toute la Cilicie.

"Les habitants d'une centaine de villages situés près de Van ont été tous assassinés. Dans la ville même, le quartier arménien a été assiégé par des Kurdes. En même temps le gouvernement ottoman à Constantinople est furieux contre la population inoffensive arménienne.

"En face de ces nouveaux crimes commis par la Turquie, les gouvernements alliés annoncent publiquement à la Sublime Porte qu'ils rendront personnellement responsables pour de tels massacres, tous les membres du gouvernement, aussi bien que les agents qui y sont impliqués."

LA REVANCHE

Londres, le 16 mai dernier, a fêté dignement la bienheureuse Jeanne d'Arc. Dans l'église de Notre-Dame de France, 5, Leicester Place, il y eut une messe pour les soldats. Le Rme Dom Cabroly donna une conférence sur l'appel de Dieu à Jeanne. Le soir du même jour, le même conférencier donna une autre conférence sur la "Réponse de Jeanne". Toujours le même jour, la "Catholic Women League" tenait, sous la présidence du cardinal Bourne, une réunion spéciale afin de bien marquer la réunion de la France et de l'Angleterre catholiques sous la bannière de Jeanne d'Arc. Dans une brillante allocution, le Rme abbé de Farnborough démontra à son auditoire que Jeanne peut être la patronne des Anglais comme elle est celle des Français, car elle avait l'idée de réconcilier les uns et les autres pour les jeter contre la barbarie musulmane. Aujourd'hui elle le fait contre la barbarie teutonne.

LA HOLLANDE ET LE VATICAN

On a déposé à la chambre hollandaise un projet de loi rétablissant la représentation hollandaise auprès du Vatican.

LE PAPE ET LA BELGIQUE

Afin de répondre aux demandes qu'il a reçues de concourir à la reconstitution de la bibliothèque de Louvain, le Pape a prescrit, nous annonce l'**Osservatore Romano,** de mettre à la disposition de l'Université de Louvain les publications et les oeuvres disponibles de la Bibliothèque Vaticane.

BRAVO, PERE EUSTACHE

Mais bonjour donc!

—Comment, c'est bien toi, Christophe?

—Pour sûr que c'est moi, en chair et en os...

—Eh bien! tape-là, mon vieux.

—Et les deux amis, le visage ensoleillé par la joie de se rencontrer, se donnaient la main dans une de ces étreintes vigoureuses où se traduit toute l'affection du coeur.

Cette scène se passait à bord du train, qui fait le service entre les paroisses des Comtés-Unis. A la station de Saint-Paul, Christophe Labonté, riche fermier du rang d'Edmire, était monté dans le train et en mettant le nez à la porte du second wagon, il avait aperçu son vieux camarade, Eustache Linconstant, originaire lui aussi de Saint-Paul, mais qui avait laissé le pays depuis une quinzaine d'années. Après les premiers saluts, les deux amis s'installèrent côte-à-côte et les langues allèrent bon train.

—Comment va la santé?

—Pas trop mal, Christophe. Tu sais on n'est pas rougeaud comme les gens de la campagne, mais on réussit à se tenir debout.

—Et la femme et les enfants.

Dame! pour elles, c'est une autre histoire. Ma pauvre Adèle est souvent malade et mes deux plus grandes filles sont pâles, amincies, et elles toussent beaucoup; le docteur m'a dit qu'elles sont menacées de consomption.

—Envoie-les donc respirer le bon air des champs. Ma vieille sera heureuse de les recevoir chez nous, et je suis certain que cela les ravigotera et les remettra sur le ton.

—Merci pour l'offre, mon bon ami, mais j'ai appris que la terre du père Lamoureux était en vente à Saint-Pie et je m'en vais voir s'il n'y aurait pas moyen de faire des marchés.

—Alors tu as envie de quitter la ville?

—Ce n'est pas à demander. Il y a belle lurette que j'y pense, mais je n'ai pas encore trouvé d'occasion favorable.

—Et moi qui pensais que tu raffolais de la vie de Montréal!

—Ecoute, Christophe, car je peux te confier cela à toi, les gens les mieux intentionnés font souvent des bêtises.

—Je le sais, Eustache.

—Et moi, j'en ai fait une grosse en quittant la campagne pour aller travailler dans les filatures de coton.

—Comment ça? n'as-tu pas fait de l'argent comme du poil?

—Oui, j'en ai gagné beaucoup, mais par malheur, c'est comme si je l'avais mis dans un panier percé, il a tout disparu.

—Allons donc! comment serais-tu habillé en gros monsieur si tu n'avais pas le sou?

—C'est comme cela en ville; tout le monde est vêtu comme des princes mais le gousset est vide, à sec.

—Où vont donc vos gros salaires?

—Où vont-ils?... Mais dans la poche de l'épicier, du boucher, du marchand de bois et en mille autres bourses encore; si bien qu'à la fin du mois, on est tout heureux si on peut joindre les deux bouts, et cela en tirant le diable par la queue.

—Ce ne sera pas drôle alors cet hiver à Montréal, car on dit que tout va se vendre énormément cher, à cause de la guerre.

—Oui, je t'assure qu'il va y en avoir de la misère noire. Et c'est pour cela que je veux déguerpir au plus tôt et m'en revenir à la campagne. Je prévois bien que je vais avoir à manger du pain noir au commencement. Mais n'importe! il faut bien expier ses fautes et d'ailleurs j'escompte que nous serons cent fois mieux et plus heureux qu'en ville. Et le printemps venu, ce que je vais ensemencer des légumes pour nourrir toute la maisonnée!

—Bravo! père Eustache! c'est beau, c'est canadien, ça, de ne pas se laisser attérer par les petites difficultés et d'espérer quand même. Et puis, tu sais le jardinage de ma "vieille" a très bien réussi cette année et il y aura peut-être moyen d'en porter une bonne charge à Saint-Pie si tu venais à acheter.

—Je connais ton grand coeur, Christophe, et je te remercie davantage. Ce n'est pas la peur de crever de faim qui me retiendra, car je sais, pour en avoir fait moi-même l'expérience, que c'est dans nos paroisses rurales que se pratique l'aumône chrétienne, discrète, qui n'humilie pas celui qui la reçoit.

—Mais que vont devenir ces sans-travail qui battent le pavé des grandes villes, du matin jusqu'au soir?

—Dieu seul le sait! On prédit la disette et pire encore... Mais comment y remédier?

—Il y aurait peut-être un remède bien simple...

—Lequel?

—De faire revenir tous les gens à la campagne. Combien de terres sont en friche, faute de bras pour les cultiver? Et puis les magnifiques lots ouverts à la colonisation dans la région d'Abitibi pourraient recevoir un très grand nombre d'hommes.

—Oui, c'est très bien; mais il n'y viendront pas d'eux-mêmes.

—Alors il faut les attirer, les allécher. Tiens... si j'étais député, je pousserais le gouvernement à leur concéder des lots pour rien, à ouvrir des chemins, à employer des agents de colonisation dans les villes."

Christophe Labonté allait énumérer bon nombre d'autres projets qu'il pousserait à bonne fin s'il était député, lorsque le sifflet de la locomotive se fit entendre et la voix du serre-frein cria, nasillarde: Saint-Pie, Saint-Pie!! Eustache serra la main de son vieil ami, sauta prestement à bas du train et se dirigea vers le village. Bravo! père Eustache! et bonne chance!

(Bulletin Paroissial)

DES MILLIONS EN BOISSON

Les journaux américains nous fournissent les chiffres suivants sur les sommes énormes gaspillées en boisson annuellement à New-York.

La ville de New-York dépense pour les liqueurs enivrantes $365,000,000 par année, c'est-à-dire, $1,000,000 par jour. Cette somme égale presque quatre fois la production d'or annuelle.

Le montant d'argent que la population de la ville de New-York gaspille pour boire paierait deux fois les salaires de tous les professeurs des écoles publiques du pays.

Il y a un **saloon** pour chaque trente familles.

Dans une semaine, New-York boit 750,000 gallons de bière, 196,000 gallons de bière fabriquée à la maison, 18,750 gallons de **gin,** 1,505 gallons de **rhum,** 124,500 gallons de **whiskey,** 71,750 gallons de bière importée, 19,000 gallons de **brandy,** 10,100 gallons de champagne et 7,500 gallons d'autres vins.

Voilà des chiffres qui sont bien de nature à faire réfléchir même ceux qui cherchent à fermer les yeux sur le grave péril de l'alcool.

Proportion gardée, nous n'avons guère le droit, nous, de Québec et de Montréal, de se scandaliser à la vue de ces flots d'alcool qui roulent sur la Sodome Américaine.

N'oublions pas que chez nous il y a, par exemple, plus de buvetiers que de boulangers et que c'est par millions que nous versons dans la caisse des vendeurs d'alcool le fruit de notre travail détourné de ses fins légitimes.

La guerre est un fléau bien épouvantable, mais il n'est rien à comparer aux ravages, aux ruines, aux crimes, aux morts causés par l'alcool.

FIERTE NATIONALE

En Lorraine, dans un village récemment reconquis par nos troupes, un paysan montre les dégâts causés par le bombardement.

Désignant une maison lézardée il dit d'un air dédaigneux:

—Ca, c'est de l'ouvrage allemand!

Puis, indiquant une autre maison à demi détruite qui est la sienne, il reprend:

—Ca, c'est de l'obus français. Du beau travail!

Autour de la Ferme



CULTURE DE ROTATION

Qu'est-ce qu'une culture de rotation?

C'est bien simple. Garder des animaux, cultiver la terre, faire ce qu'on appelle en ce pays de la culture mixte, vous avez bien lu, c'est-à-dire ne pas avoir seulement du troupeau, non plus que faire exclusivement la culture des céréales.

Et vous pensez que c'est là faire de la culture de rotation?

Pas du tout, mon ami, vous n'y êtes pas. La culture de rotation est bien de la culture mixte, mais d'un genre spécial Vous avez un enclos ou vous faites paître vos bêtes. Vous allez chercher bien loin peut-être, dans la prairie, du foin naturel pour hiverner ces bêtes. Dans un autre champ vous cultivez grain sur grain et changeant tout au plus l'espèce de grain et vous croyez que c'est faire de la rotation? Vous n'y êtes pas.

Dans ces conditions, votre troupeau vous coûtera cher et vous rapportera peu, vos terres resteront empestées de mauvaises herbes et leur rendement sera de moins en moins abondant; vous arriverez bientôt à ne pas faire vos dispenses, enfin vous abandonnerez votre terre en maudissant le métier d'habitant, comme on dit vulgairement. Le métier est fort bon, croyez moi, c'est plus qu'un métier, c'est une profession honorable et rénumératrice, si on y met de l'intelligence et du travail.

Faites de la vraie rotation.

Ne craignez pas de faire du pâturage sur vos terres à blé.

Mais y songez-vous, du pâturage sur nos terres à blé??

Mais oui.

Et où ferons-nous l'argent nécessaire pour faire nos paiements, et notre vie par-dessus le marché?

Mais sur vos terres à blé.

Vous vous moquez de nous.

Mais pas du tout. Au lieu de vous acharner à cultiver deux cents acres de blé, cutivez-en cent vingt-cinq et faites un parc pour vos bêtes des soixante-quinze autres.

Avant d'y mettre vos bêtes, vous aurez eu le soin l'automne précédent d'y semer des trêfles ordinaires, du mélilo ou trêfle d'odeur et autres légumineuses qui tout en donnant un bon pâturage vont améliorer le sol par leur racine. Vos bêtes feront leur part et, après deux années de ce régime, vous prendrez sur ces soixante-quinze acres du 30 ou du 35 minots à l'acre alors qu'ils en produisaient auparavant du 12 et du 15.

Vous aurez fait de la véritable rotation, ou au moins vous aurez commencé et vous verrez que c'est le succès.

Le reste de la rotation vient ensuite dans le choix des grains à mettre sur vos soixante-quinze acres. Nous y reviendrons plus tard.

LE MARCHE

On a reçu la semaine dernière à peu près 2,000 cochons de moins que la semaine précédente et les prix ont été de $8.50 à $8.75, le gros des ventes allant de $8.60 à $8.65. Les cochons légers obtiennent de 6¾ à 7¼; les truies (rough) commandent de 6¼ à 6½; les cochons (stags) obtiennent de 4¾ à 5 sous. On s'attend à ce que le marché soit ferme et bon cette semaine.

Les veaux ont un meilleur marché cette semaine et les meilleurs se vendent autour de 8½, quelques-uns obtenant 9 sous. Les veaux lourds obtiennent de 6½ à 7 sous.

On a durant la semaine qui s'est terminée samedi offert peu de moutons en vente. De grasses agneules de l'année ont obtenu à peu près 8 sous; de bons moutons gras se sont vendus de 6½ à 7 sous.

Les arrivées de bétail ont été faibles la semaine dernière et c'est surtout, en élevage et en animaux de race, les catégories moyennes des pâturages qu'on a offertes en vente. Par suite de la faiblesse de l'arrivage, il y a eu amélioration dans le bétail de boucherie. Le gros des taureaux de pâturage s'est vendu de 7 à 7½. Samedi quelques bons taureaux ont atteint 8½. Ces animaux étaient très gras et on leur avait aussi donné du grain.

Les bonnes vaches et les bonnes génisses de boucherie ont obtenu de 6 à 6½, excepté quelques-unes qui ont obtenu un peu plus. Pour la mise en conserve, on a donné de 3 à 3½, pour les "cutters" de 4 à 4½, pour les vaches à boucherie, type ordinaire, de 5 à 5½. Le marché au boeuf était aussi quelque peu meilleur. Le gros des boeufs offerts en vente étaient du type "bologna", lesquels ont déjà tâté du pâturage et obtiennent à peu près 5 sous. Pour les animaux de race et d'élevage on note à peu près la même demande que la semaine précédente. Il n'y a pas beaucoup de changements dans les prix. Peu de modifications dans le marché aux laitières. En général, le marché a été bon la semaine dernière; les arrivages s'enlevaient de bonne heure. Tout fait prévoir un bon marché cette semaine.

UN RECORD

Le Bureau des Statistiques a publié samedi un autre très intéressant bulletin sur l'état de la récolte à l'heure actuelle. Comme les bulletins précédents, il constate que jamais l'on a autant ensemencé d'acres au Canada, mais, en quoi d'ailleurs il se différencie des bulletins précédents, il ajoute de nombreux détails et chiffres.

On a ensemencé cette année, 12,896,000 acres, soit 1,662,500 acres, ou 14.8% de plus que l'an dernier. C'est aussi 2,602,100 acres de plus que le terrain occupé par la récolte de l'an dernier. Non seulement on a plus ensemencé que l'an dernier, mais c'est encore un record. Jamais le pays n'a autant ensemencé.

Bien qu'il y ait accroissement de terrain ensemencé dans toutes les provinces, ce sont les trois de l'Ouest qui battent la marche. Elles ont ensemencé 11,659,700 acres, soit 2,324,300 acres ou 25% de plus que l'an dernier. Le Manitoba a ensemencé 3,166,000 acres, soit 21% de plus qu'en 1914; la Saskatchewan, 6,642,100 acres, soit une augmentation de 24%; l'Alberta, 1,850,700 acres, soit 35% de plus qu'en 1914. Plus de la moitié de l'espace ensemencé dans tout le Canada se trouve dans la seule province de la Saskatchewan.

POUR CEUX QUI CULTIVENT LE BLE D'INDE

Pour bien réussir avec le blé d'Inde il est absolument nécessaire de bien savoir le cultiver. Si nous avions à indiquer la raison maîtresse de l'échec de tant de fermiers cultivant le blé d'Inde, il nous faudrait absolument dire que c'est du au fait qu'on n'a pas donné assez de soin au blé d'Inde semé. Il est trop tard actuellement pour traiter de la façon de préparer la terre. Il n'est pas trop tard cependant pour donner à nos lecteurs un système de traiter le blé d'Inde semé que suivent les meilleurs producteurs de blé d'Inde et qui a pour lui de réussir.

Partons d'abord du fait que le terrain où l'on a semé le blé d'Inde est infesté de mauvaises herbes. C'est le cas d'un très grand nombre de nos terres. En hersant deux ou trois fois par semaine, le terrain dès que le blé d'Inde est planté, on peut détruire des millions de ces mauvaises herbes.

Le hersage nuira à la récolte du blé d'Inde, mais très peu tant que les plants n'auront pas atteint quatre ou cinq pouces de hauteur. On doit se mettre au travail dès qu'on peut voir les plants sur une distance de cent verges dans le rang. Mais qu'on se souvienne que le blé d'Inde a des racines courant à peu de distance de la surface; pour cette raison qu'on n'aille pas trop de l'avant. Ce serait une folie que d'aller à quatre et cinq pouces quand les plants ne sont vieux que de deux semaines. Leur croissance en serait si fortement attaquée qu'ils auraient peine à survivre. Voici une bonne règle à suivre: La première fois, bornez-vous à à peu près trois pouces et passablement auprès des rangs de plantes. Cela ne nuira pas beaucoup car les racines ne se sont pas encore beaucoup répandues. Puis, pas trop profondement et pas trop près des rangs afin de ne pas nuire au développement des racines.

Dès qu'à la suite d'une pluie, on peut travailler le sol, on le doit faire. Cela tuera les mauvaises herbes qui commencent à germer et préviendra aussi la formation de cette dure croute qui craque et par laquelle l'humidité s'échappe si facilement.

Quand les temps secs d'août arrivent et que les mauvaises herbes sont bien sous contrôle, il n'est plus nécessaire de travailler le blé d'Inde, aussi longtemps qu'une bonne couche de terre meuble recouvre le champ.

Pour une forte récolte, beaucoup d'eau est nécessaire. Le meilleur "dry farmer" ne peut obtenir une forte récolte sans pluie. Mais il peut obtenir une bonne récolte avec une certaine quantité de pluie, s'il sait comment emmagasiner dans le sol la pluie tombée et l'y conserver pour le développement de la semence.

Ceux qui élèvent des moutons déclarent que cela les paye plus que tout autre genre d'élevage.

De plus, on peut, sur la ferme, se servir beaucoup du mouton pour la destruction des mauvaises herbes et de la sorte tenir nets les champs.

Trois choses importantes sur une ferme: voir à ce que tout cheval ait sa nourriture et l'ait régulièrement; qu'il ait à boire et souvent; que son harnais lui aille bien.

Un des avantages de la culture du blé d'Inde, c'est que ses racines pénètrent profondément dans le sol et en quelque sorte l'entrouvre. Dans un pays comme celui-ci où l'on laboure peu profondément, c'est un résultat très avantageux.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$8.00 à $8.50
Bon choix	$7.15 à $7.75
Bon	$6.35 à $7.10
Elevage-choix	$6.00 à $6.50
De race: choix	$6.00 à $6.25
Moyens	$5.50 à $6.00

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.25 à $5.50
Moyens	$4.85 à $5.25
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.50 à $6.00
Bon	$4.75 à $5.25
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Premier choix	$6.50 à $7.00
Bon choix	$5.75 à $6.25
Bon	$5.00 à $5.50
Conserve	$2.50 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon choix	$6.50 à $7.00
Bon	$5.50 à $6.25
Elevage	$5.00 à $5.50

Cochons—

De choix	$8.25 à $8.35
Légers: 100 à 140	$6.75 à $7.25
Légers, 110 et moins	$6.25 à $6.50
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	17-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	18
Twins	20
Vieux	22

Viandes préparées—

Boeuf	14-14½
Veau	15
Mouton	16½-17
Porc	11½

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.00

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$23
No 2	$21
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Best Patents	$7.20
Bakers	$6.70
Clears	$5.80
XXXX	$4.70

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	121
No 2 nord	118¼
No 3 nord	115¼
No 4	110⅝
No 5	103¾
No 6	98¾

Avoines—

No 2 C W	.54
No 3 C W	.52½
Extra No 1 fourrage	.52½
No 1 fourrage	.51½
No 2 fourrage	.50¼

Orge—

No 3	.72½
No 4	.66
Rejeté	.64
Fourrage	.64

Lin—

No 1 N W C	.152¼
No 2 C W	.150¼

On peut, par un léger et fréquent hersage après que le blé d'Inde est planté, détruire plus de mauvaises herbes qu'on ne le fera par n'importe quelle autre méthode.

L'ELEVAGE

La guerre et les marchés immédiats qu'elle procure sont de nature à nous faire faire sourde oreille aux plus sages avis. Ainsi les bons prix obtenus par le blé font croire à beaucoup que là seul est le succès et que vers la culture du blé doivent converger tous nos efforts. Erreur, et dont on comprendra toute la grandeur au lendemain de la guerre.

Le blé paye; soit, mais sera-t-il la guerre terminée la seule importante source de revenus du cultivateur? Si l'on veut réfléchir quelque peu, l'on se rendra vite compte qu'il y en aura bien d'autres. De ce nombre sera l'élevage.

Qu'on s'arrête un moment à penser à ce que sera le marché offert aux éleveurs quand se conclura la paix.

La guerre tue les hommes, c'est vrai; mais elle n'épargne pas plus les animaux. Elle recourt à eux pour nourrir les combattants. Boeufs, moutons, veaux et vaches passent de ce chef. C'est peut-être le cheval qui souffre le plus de la guerre. Les canons en font de véritables hécatombes. Et l'Europe en importe actuellement plus de 40,000 par mois des deux Amérique.

Tous ces différents marchés, dénués par la guerre, présenteront donc une forte demande tant pour la reconstitution des troupeaux détruits que pour l'alimentation des habitants de ces différents pays.

Aux fermiers intelligents et entreprenants d'en profiter.

Pour qui sait s'y prendre, l'élevage est chose facile et payante.

CARNET DE VOYAGE

Saint-Georges de Châteauguay
Braves coeurs, braves gens

Mais il y en a partout au Manitoba, me direz-vous, des braves coeurs, des braves gens. Je suis de votre avis; mais c'est surtout à Saint-Georges de Châteauguay qu'on les trouve parce que comme je l'ai déjà dit, c'est un coin du pays béni de Dieu où les habitants y ont conservé le meilleur de nos moeurs, de nos habitudes et de nos traditions de la vieille province de Québec. Et encore dans des endroits rares et choisis.

Cette année, l'itinéraire est quelque peu changé pour se rendre à Saint-Georges. Au lieu de parcourir en canot la distance qui le sépare du Lac du Bonnet, le pompeur, "hand-car", nous mène jusqu'au pied du grand rapide. C'est un trajet de quatorze milles qui nous fournit une excellente occasion de vous faire les bras pour vous mettre en forme pour avironner tout à l'heure.

Rien de plus charmant que cette promenade en char à bras. La voie ferrée est bordée de touffes épaisses de verdure entremêlée de fleurs d'iris, de sabots de la vierge (orchidées, je me souviens encore de ma botanique) et d'aubépines. Vous traversez une "épinettière" immense qui sent bon à plein nez.

Elle semble nous dire avec Alphonse Daudet: "Sentez-vous comme nous sentons bon!"

Une heure et demie de pompage. Pompez, pompons, pompez, pompons, pompez, pompez, pompons, pompons le vrai bonheur. (C'est un air de café-concert que j'ai entendu du temps de ma jeunesse orageuse).

Et nous voilà rendus à la chute du Grand Bonnet. J'avais oublié de vous dire que c'est là que l'on construira une "electric plant", comme dirait Bossuet, qui fournira l'électricité aux villes de Grand Forks et de Crookston, dans le Nord Dakota.

Je crois, entre parenthèses, que la rivière Winnipeg à elle seule a assez de pouvoirs d'eau hydrauliques, si vous voulez ou de houille blanche, pour électriser toutes nos villes de l'Ouest.

Il passe midi, et nous n'avons pas encore diné, me dit mon guide. Il faut se pêcher du poisson, autrement on s'en passera.

Il paraîtrait qu'il ne faut jamais être embarrassé dans la vie, surtout en voyage. A l'exemple de Barbasson, je tire ma ligne à cuiller de ma sacoche, je l'ajuste à une perche prise sur le bord des galets, je tends ma ligne dans un remous tout près de l'onde écumante, puis je la lance dans le courant; elle vrille à merveille. Vlan! je prends un beau doré de deux livres. Qué zé mon bon! En voilà-t-on, que dis-je à mon copain de voyage qui le passe dans la poêle.

Cinq minutes après, tiens, ça "pignoche", mais c'est un brochet cette fois.

Eh bien! vous le croirez si vous le voulez, il y avait un autre copain à mes côtés, pêcheur par nature et par températment et qui pêchait, et dire qu'il a **rencontré la vieille.**

Le dîner pris, nous allumons une bonne pipe et nous naviguons.

Il y a plusieurs genres de beautés sur la rivière Winnipeg; la beauté ample, à découvert, sans obstacle devant la vue, beauté libre et souveraine que la rivière déploie dans son cours. Il y a la beauté pittoresque et gracieuse, nourrie d'inattendus, abondante en détails, pleine de capricieux désordres, de promesses interrompues de lacs et de débouchés, de séductions, de détours et de falaises savamment ménagés pour le plaisir de l'âme et des yeux.

Je me ferme les yeux pour bien voir, mais après avoir bien vu. A l'horizon, un rideau de verdures, qui se mirent dans une onde paisible où la rivière semble s'élargir; à mesure qu'elle poursuit son cours ses rives se rapprochent, forment deux pointes, l'eau précipitée contre les rochers se précipite en cascades et en torrents impétueux, jusqu'à ce qu'elle prenne son cours normal pour s'élargir encore et nous donner l'illusion de canoter toujours entre deux lacs séparés par des rapides qui ne se lassent pas de gronder depuis la création.

* * *

Une première visite à mes frères de Saint-Georges à l'occasion de... m'avait laissé un grand désir de les revoir, de pénétrer un peu plus avant dans leur chez soi et dans l'âme canadienne. Mon voeu se réalise.

D'abord, en arrivant, grande déception, on m'attendait avec M. le curé Jutras, conférencier agricole, et il n'avait pu venir à cause du mauvais temps. Pourtant, nos gens de Saint-Georges se payaient à l'avance un régal qui leur fait tant de bien au coeur, quand on leur parle d'agriculture et de résoudre certains problèmes ou ennuis inhérents à la culture. On sait que malgré toute la poésie qu'on met à la vie des champs, tout n'est pas toujours rose. Cette année, la gelée avait détruit une partie du grain et le reste était mangé par les vers. Mais ni les vers ni la gelée n'avaient détruit l'hospitalité essentiellement canadienne qui caractérise Saint-Georges en particulier. On n'est jamais arrivé assez tôt, et on ne devrait jamais partir.

J'ai passé la veillée chez M. Joseph Papineau, un des pionniers de l'endroit. Avez-vous déjà vu le tableau de Massicotte: "La bénédiction du jour de l'An"? Je crois que le dessinateur aurait pris le sujet de sa composition chez M. Papineau, sa famille et sa maison. La maison est grande et spacieuse, construite à l'ancienne façon, telle qu'on n'a pas l'intelligence d'en construire aujourd'hui. Après la cuisine, c'est la grande salle, et qui sert à la fois de salon. Au fond de la salle, deux chambres, une pour le père et l'autre pour l'aîné des garçons. C'est dans cette salle que nous avons passé la veillée, après un copieux souper où nous avons mangé de la biche tendre comme de la rosée. Il y avait là dans la salle, le curé, vous savez que chez nos bons Canadiens, une soirée n'est jamais complète sans avoir au milieu de nous M. le Curé de l'endroit.

Cette ambiance me rappelait le vieux temps, le bon vieux temps et mon imagination aidée de ma mémoire cherchaient à reconstituer les scènes des Anciens Canadiens, de Philippe Aubert de Gaspé. Alors j'ai fait causer les maîtres de la maison. On a parlé du pain béni, du gâteau des rois, et de toutes les bonnes coutumes de nos ancêtres. On a parlé aussi du présent, et ce fut à mon tour, et voici ce que je leur ai dit:

"Restez chez vous, ne convoitez pas de places au Manitoba plus belles que la vôtre. Le bon Dieu a prodigué sur ce petit coin de terre ses dons les plus riches. De l'eau excellente et qui coule toujours à plein bord de la rivière, de la terre à nulle autre pareille, du bois de construction et de chauffage en quantité, un milieu remarquable par ses beautés naturelles, qu'est-ce qu'on peut désirer de mieux? Vous n'avez pas de communications faciles avec les centres industriels, me direz-vous? Le moment où la voie ferrée passera à vos portes ne tardera pas à venir et je doute bien qu'il vous apportera le bonheur dont vous avez joui pendant vingt-cinq ans où vous demeurez ici. Espérons que le chemin de fer accroîtra votre bonheur et votre prospérité matérielle, mais de grâce, n'allez pas faire la folie de vendre vos terres dans ce temps-là, étendez votre domaine et établissez-y vos fils et vos filles. Restez chez vous."

La causerie battait toujours en plein quand l'horloge sonna minuit. C'est l'heure de partir, dis-je.

Non, vous ne le pouvez pas, car il pleut, vous allez rester à coucher, dit le père.

Allons, braves gens, votre maison est grande, il y a de la place, mais votre coeur est encore plus grand. Nous resterons.

Et l'on s'endormit au bruit de la chute à Papineau.

G.-R. Brunet.

DES MUNITIONS!

Le gouvernement français prend des mesures pour accroître la production de ses usines

Paris, 12. — Le gouvernement français a pris des dispositions dans le but d'augmenter la fabrication des munitions de guerre.

Le plan prévu a pour but de faciliter la production des usines particulières qui travaillent pour la défense nationale.

Des ouvriers appelés au front, mais dont les services sont considérés comme indispensables dans les services particuliers des industries affectées, seront rappelés et envoyés dans les usines, d'autres hommes les remplaçant dans les tranchées. On fera tout son possible pour obtenir le maximum de rendement.

Considérant que la puissance militaire de l'Alemagne est due en partie à ses grands approvisionnements de munitions de guerre, le gouvernement a décidé que tous les efforts seraient tentés pour obtenir le même résultat.

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Le 25 mai dernier, Sa Grandeur Mgr Langevin faisait l'honneur d'une visite au digne curé de Sainte-Anne.

Les maisons d'éducation étant l'oeuvre qui tient tant au coeur de notre bien-aimé archevêque, les élèves du couvent ont eu une bonne partie de cette paternelle visite. Une séance improvisée pour la circonstance et une adresse à Sa Grandeur furent tout le programme.

Monseigneur l'Archevêque, dans sa parole toujours si vibrante et si aimée, encouragea les religieuses dans leur oeuvre d'éducatrices, et les élèves à travailler toujours avec ardeur à leur instruction et à acquérir les vertus solides qui font la femme forte dont parle l'Evangile.

• • •

M. l'abbé J.-A. Chevalier, vicaire à Sainte-Anne, a quitté ce matin le 7 courant, notre chère paroisse pour un voyage vers les siens, dans la belle province de Québec. Nous espérons que l'absence de ce dévoué auxiliaire de notre bon et digne curé, M. l'abbé Jubinville, ne sera pas longue.

La belle adresse que les paroissiens de Sainte-Anne lui ont présentée dimanche après-midi, après la bénédiction du T. S. Sacrement, vous dira les regrets sincères et l'affection des bonnes gens de cette paroisse pour cet apôtre qui a travaillé trois ans ici au salut des âmes. Dans la soirée, une réception a eu lieu au Couvent de Sainte-Anne.

Le vénéré pasteur, M. l'abbé Jubinville, accompagnait son dévoué vicaire. Une adresse fut lue par les élèves à M. l'abbé Chevalier. Vingt-cinq piastres lui furent présentées sous la forme d'un magnifique bouquet.

Adresse des Paroissiens

Au Révérend J.-A. Chevalier,
Vicaire à Sainte-Anne des Chênes.

Monsieur le vicaire,

Il y a bientôt quatre ans, presque au soir de votre ordination, vous quittiez famille et patrie, et vous alliez à la conquête de la santé, chose indispensable à tout prêtre au coeur d'apôtre.

Votre regard sympathique et ami, traversant l'Ontario, plana sur le Manitoba et finit par s'y arrêter. Vous avez senti qu'il y avait là, comme dans la province mère, des Canadiens à l'âme toute catholique et toute française. Nous bénissons le Seigneur d'avoir bien voulu alors mettre un "Chevalier" de plus dans les rangs du clergé manitobain. Noblesse oblige, et maintes fois vous nous avez prouvé la vérité de ce vieux dicton.

A votre arrivée au Manitoba, l'obéissance vous employa quelque temps à Sainte-Agathe, qui, bien souvent, a donné des preuves non équivoques du bien que vous y avez fait.

Mais Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, qui semble avoir un faible pour nous, jeta bientôt les yeux sur vous comme auxiliaire de notre digne et saint curé, et nous lui en sommes reconnaissants; nous porterons jusque dans l'éternité votre nom béni. N'avez-vous pas toujours été pour nous l'ami tendre, dévoué, fidèle? Sous la sage direction et sous la puissante impulsion de celui qui tient entre ses mains la houlette pastorale de notre paroisse chérie, n'avez-vous pas, comme lui, fait l'impossible pour nous maintenir dans le chemin du devoir et de la vertu, ou pour nous y ramener lorsque la faiblesse humaine nous en faisait sortir? Avis charitables, exhortations aussi pressantes que délicates, vous n'avez rien épargné.

En vous éloignant de nous, vous emportez avec vous notre désir de vous revoir bientôt. S'il est vrai qu'à tout coeur bien né la Patrie est chère, et que des liens très forts nous y rattachent parfois, n'oubliez pas que dans un coin ignoré de votre province d'adoption, il y a des coeurs qui vous aiment et qui battent à l'unisson du vôtre; nous vous voulons de nouveau au milieu de nous pour nous continuer votre mission toute de charité, faisant ce que vous avez toujours fait, encourageant le fort, relevant le faible, portant partout les fruits sublimes de votre fécond apostolat.

Nous vous souhaitons donc un heureux voyage et un prompt retour, car vous comprenez que nous n'aimerions pas vous avoir connu si tard pour vous perdre si tôt. Nous voulons vous voir longtemps encore là, dans votre fauteuil, à l'ombre du Sacré Coeur, et sous le regard de sa divine Mère, que nous prions de vous protéger, de vous bénir, et de vous ramener sain et sauf au milieu de nous.

A tous ceux qu'il a été donné de vous voir de plus près, il a été révélé des secrets inconnus aux autres; car, comme la modeste violette, vous vous êtes plu à cacher vos qualités, mais le parfum de vos vertus a trahi leur présence en vous. Puisque vous avez voulu que l'amour que vous nous portez fut marqué au coin de l'humble violette, nous voulons que le nôtre pour vous soit encadré du myosotis du souvenir.

Comme faible témoignage de notre affection pour vous, Monsieur le Vicaire, daignez accepter le modeste présent que les bonnes Dames de Sainte-Anne, toujours dévouées à l'occasion, se sont occupées de trouver ($50) Que vos années sur terre soient encore aussi nombreuses que les piastres qui le composent, en attendant qu'il plaise au Père de famille de vous introduire dans la joie du Seigneur.

Daignez, Monsieur le Vicaire, nous laisser en partant, une bénédiction des plus choisies de votre grande âme sacerdotale, à laquelle nous répondons tous par ce cri spontané de notre coeur: "Ad multos et felices annos".

Les paroissiens de
Sainte-Anne.

6 juin 1915.

SAINT-GEORGES

Le 24 mai 1915, notre petite paroisse fut témoin d'une "fête champêtre" qui sera sans doute inscrite dans les annales de la paroisse. Ce jour-là étant la fête du R. P. Principal de l'école indienne de Fort Alexandre, la tradition veut que les élèves, après avoir présenté leurs hommages à leur bon père, dans une petite fête intime, donnent plus d'expansion à leur joie, dans une fête en plein air. Cette année, pour donner plus d'éclat à cette fête, sans doute afin que les joyeux échos en parviennent, comme gage assuré de reconnaissance de ses chers élèves, jusqu'au R. P. Bousquet, principal de l'école, retenu en France, auprès des blessés, le R. P. Geslen, directeur, décida que le pique-nique se ferait cette année à Saint-Georges.

Imaginez la joie des jeunes, et celle non moins grande des enfants de notre école, lorsqu'ils eurent vent de la chose, car ils prévoyaient un grand congé et qui sait? peut-être un pique-nique pour eux aussi. En tout cas, cela leur amènerait de la visite. Donc, le grand jour était attendu, par les deux camps, avec impatience. Mais restait une préoccupation. Ferait-il beau? ferait-il mauvais? Nos jeunes astronomes faisaient des pronostics très optimistes: il fera beau, lundi, car il n'a pas "mouillé" de l'été, l'année dernière, et ça va être pareil cette année! Puis, ajoutait un autre, non moins versé dans la science de faire des almanachs pour prédire quel temps il fera, ou ne fera pas, il y a beaucoup de maringouins, c'est signe de sècheresse, etc.

Jusqu'à dimanche soir, tout alla pour le mieux, et après avoir jeté un dernier coup d'oeil au firmament, ce fut le coeur plein d'espérance que nos jeunes allèrent se coucher. Mais hélas! trois fois hélas!!! ne voilà-t-il pas que vers minuit, alors que tous rêvaient pique-nique et sauts à la culbute, un orage éclata soudain! Pas de doute que plusieurs allèrent regarder piteusement à la fenêtre! Quelles minutes d'angoisses! Mais l'orage passa et le matin, beau soleil., L'espoir renaissait... et le pique-nique aussi.

Le malaise fut long chez les nôtres. Peut-être qu'il a "mouillé"



plus au Fort, et alors ils ne viendront pas. Enfin, vers dix heures, quelques jeunes, envoyés en reconnaissance, s'écrièrent en brandissant leurs chapeaux: les voilà! En effet, les élèves, à peu près une soixantaine, tant garçons que fillettes, accompagnés de leur Père Directeur et des Révérendes Soeurs, arrivèrent, salués par nos jeunes, qui les attendaient depuis longtemps. Le dîner fut servi à la "bonne franquette", sur le gazon.

Après le dîner, les élèves des deux écoles, sous la direction du Père Geslen et de M. le professeur Gauthier, exécutèrent un joli programme de jeux: ballon, courses libres, en sac, à trois pieds, en culbute, sauts en longueur, en hauteur.

Les jeunes filles, sous la direction des bonnes soeurs, jouèrent au collin-maillart, chat et souris, courses, etc.

A trois heures, les grandes de l'école indienne, auxquelles se joignirent quelques-unes des nôtres, donnèrent une jolie séance. Comme il n'y avait pas de local assez vaste pour recevoir tout le monde, parents et élèves, on décida de jouer en plein air. La véranda du presbytère servit de théâtre. Elle était décorée de drapeaux du Sacré Coeur et du pape. Le programme suivant fut très bien réussi:

Le vieillard, Un jeune de l'école indienne.

Little boy's sermon, Un jeune de l'école indienne.

Salut au Canada, Emilienne Hébert.

Drame: Julia, les grandes de l'école indienne.

Seven days, Les jeunes de l'école indienne.

Quand on est petite, Une petite de l'école indienne.

Où donc est Dieu, Alma et Corona Dayon.

La petite pie, Alida Dayon.

That other world, Cordile Martel.

Mon futur m'a trompé, Marie-Louise Caplette.

Après la séance, comme il se faisait tard, le R. P. Geelen, désirant faire le mois de Marie avec ses enfants, avant le retour, on retrancha les courses à la cuillère et aux ciseaux.

Les heureux gagnants furent:

Sauts en longueur et en hauteur: Deux élèves de l'Ecole Indienne.

Ballons: les deux camps, égaux.

Course libre: Raoul Vincent et Philippe Dupont.

Course en sac: Alex. Guimont et Elie Martel.

Course en culbute: Moise Guimont.

Course à trois pieds: Un élève de l'Ecole Indienne.

Course pour jeunes filles: Marie-Louise Guimont, Cordile Martel, Alice Fontaine, Alida Dayon.

Collin maillart, pour jeunes filles: Anny Kant, Mary Jane Guimont, Marie-Louise Giumont, Marie-Louise Caplette, Cordile Martel, Emilienne Hébert, Alida Dayon.

La journée se termina par les exercices du mois de Marie et la bénédiction du Saint Sacrement donnée par le P. Geelen. Les élèves de l'Ecole Indienne chantèrent plusieurs beaux morceaux. Enfin il fallut songer au retour. Après souper, tous reprirent le chemin du Fort Alexandre, contents de leur journée.

France Victoire.

WOODRIDGE

Première Communion solennelle

Dimanche dernier, jour de la solennité de la Fête Dieu, avait lieu en cette paroisse la première Communion solennelle. Les enfants s'étaient préparés à ce grand jour avec beaucoup de ferveur et pendant un mois avaient suivi régulièrement les instructions de catéchisme.

La messe fut célébré à 8 heures par M. l'abbé Lévis Létourneau, notre vicaire, qui, à l'évangile, adressa quelques mots aux enfants. Prenant pour texte ces paroles de Notre-Seigneur: Laissez venir à moi les petits enfants, il essaya de leur faire comprendre combien Notre-Seigneur était heureux de se donner à eux, et qu'en retour ils devaient répondre à son affection par une conduite irréprochable. Il leur proposa de prendre trois résolutions pratiques: de venir communier souvent, de se relever énergiquement s'ils avaient le malheur de tomber dans le péché, en venant se confesser et communier le plus tôt possible, et en dernier lieu, d'être de petits apôtres de la communion fréquente par leurs exemples et leurs bons conseils à leurs petits amis.

Les demoiselles de la paroisse, sous la direction de Mlle Alice Lafortune, notre organiste, exécutèrent plusieurs beaux cantiques appropriés à la circonstance, qui émurent les assistants, petits et grands.

Dans l'après-midi, les petits heureux du matin se réunirent de nouveau à l'église, où à l'issue des vêpres, il y eut, présidée par M. le curé, la cérémonie de la rénovation des promesses du baptême et de l'imposition du scapulaire du Mont Carmel. Puis Mlle M. Calame, récemment convertie au catholicisme et qui, le matin même, avait fait sa première Communion solennelle, lut au nom de tous l'Acte de Consécration à la Sainte Vierge.

Chers petits, que ce beau jour soit toujours gravé dans votre coeur. Qu'il vous soit une arme puissante dans la lutte que vous avez à faire tous les jours contre le démon! Soyez fidèles à vos promesses à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge et la victoire, une victoire complète, couronnera vos efforts dans le bien!

• • •

Fête Dieu

La solennité de la Fête Dieu fut célébrée avec grande pompe à Saint-Alexandre de Woodridge.

L'église, décorée avec beaucoup de goût, se remplit des fidèles de la paroisse et des missions. Tous avaient tenu à venir prouver leur affection à Notre-Seigneur, et pour cela, plusieurs avaient du s'imposer le sacrifice d'une longue route.

M. le curé Rivard chanta la messe et le sermon nous fut donné par M. le Vicaire. A l'issue de la grand'messe, procession du T. S. Sacrement. Comme il était beau de voir ces fidèles pieux et recueillis qui prouve bien qu'on a foi en la petite Hostie. De retour à l'église il y eut chant du Te Deum et bénédiction du T. S. Sacrement.

Oui, ô Jésus, bénissez cette paroisse et ses missions, accordez à tous la grâce précieuse de la persévérance dans le bien.

HAYWOOD

La prospère et avenante paroisse d'Haywood pourrait, elle aussi, offrir d'excellentes terres aux colons qui voudraient s'y fixer. Bien que de fondation toute récente, elle s'est développée d'une façon merveilleuse, grâce à la bonne entente qui y règne; grâce aussi au dévouement de son Pasteur dont l'éloge n'est plus à faire. Ne reculant devant aucun sacrifice et afin de pouvoir consacrer plus de temps encore au développement spirituel de sa paroisse et à la visite des malades, notre Curé vient de faire l'achat d'une automobile. L'église était trop petite pour contenir les fidèles qui assistaient à la grand'messe le jour de la Pentecôte. Bien que le premier dimanche de chaque mois fut ordinairement jour de messe à Saint-Daniel, la Fête-Dieu a, été célébrée à Haywood avec plus de solennité et de pompe que les années précédentes. Dans la décoration superbe de l'église, les couleurs du Canada unies à celles de France disaient à tous l'accueil chaleureux et fraternel réservé aux colons de langue française quelque soit leur nationalité.

I. N. Terprète.

NOTRE-DAME DE LOURDES

En dépit de l'inclémence des temps des jours précédents et des mauvais chemins, les paroissiens de Notre-Dame de Lourdes n'ont pas hésité à venir aux exercices des Quarante Heures, qui se sont terminées hier par la procession du Très Saint Sacrement, à l'intérieur de l'église.

Les exercices furent suivis avec beaucoup de piété et de régularité. Mgr Dugas, vicaire général de l'archidiocèse, avait bien voulu prêter son concours et rehausser nos cérémonies par sa présence et aider abondamment à l'audition des confessions. Chaque matin de ces trois jours, Mgr nous a parlé avec l'abondance dans son coeur d'apôtre, sur l'amour de Jésus pour nous et sur nos devoirs envers l'Eucharistie. De tout cela, nous le remercions avec plaisir, comme l'a dit notre R. P. Curé, dimanche.

Nombreuses furent les personnes qui se sont approchées de la Sainte Table; la communion générale d'hier était interminable. Durant la distribution du Pain de vie, les jeunes chanteuses du couvent et du village chantèrent de pieux cantiques avec âme et une rare perfection.

Dirais-je que le choeur et le sanctuaire avaient été ornés de banderoles et d'oriflammes? L'autel brillamment illuminé était entouré de fleurs, la plupart naturelles, que des mains pieuses et de différentes familles, avaient préparées. Le Dieu de l'Eucharistie devait contempler avec joie, ce me semble, cette foule compacte agenouillée à ses pieds. Lui témoignant du fond du coeur le sincère hommage de leur amour et de leur reconnaissance.

Le choeur des chantres, aidé de quelques instruments, avait également tiré quelques morceaux choisis de son répertoire, et soutenu par là notre pieuse attention.

Monseigneur Dugas quittait Notre-Dame de Lourdes immédiatement après les vêpres solennelles pour présider une cérémonie du soir à Somerset.

• • •

Les élèves de notre Couvent ont passé la semaine presqu'entière à leurs compositions pour le deuxième degré des diplômes d'instituteurs: nous désirons leur succès.

• • •

D'après une rumeur qui court dans le village, une surprise nous est annoncée pour un temps rapproché; il s'agit d'un mariage entre une veuve et un garçon déjà pourvu de barbe depuis quelques années.

• • •

Un autre mariage entre plus jeunes s'annonce, dit-on, mais ce sera pour plus tard...

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 31

—Qui pique votre curiosité. J'espère qu'il vous fournira quelque jour l'occasion de la satisfaire. Quant à moi, j'avoue que, bien que je l'aie vu souvent, je le connais encore fort mal. Chaque instant révèle une face nouvelle de son caractère. Ainsi, par exemple, à New-York il m'a véritablement effrayée par la violence de sa colère contre un des domestiques de l'hôtel. J'avais peur qu'il n'en vînt à quelque extrémité fâcheuse. Heureusement qu'il est trop bien élevé pour se compromettre avec un domestique; et bien que ses yeux brillassent comme deux charbons ardents, il a su se contenir assez pour ne pas sortir des bornes de la convenance. Je dois ajouter que cette grande colère n'avait point été excitée chez lui par rien qui lui fût personnel, mais bien au contraire par la grossièreté du domestique vis-à-vis de deux dames assez modestement vêtues. Ces pauvres femmes, qui venaient de la campagne et ignoraient les usages des grandes villes, n'avaient point pensé à donner aucun pourboire au domestique; et celui-ci, pour se venger, leur passait les plats sous le nez sans leur offrir de quoi que ce fût, de telle sorte que tout le monde avait fini de dîner qu'elles n'avaient point encore commencé.

—L'impertinence était par trop pour avoir pris si généreusement forte aussi, et j'estime M. Philips le parti de ces pauvres femmes! répondit Gertrude avec chaleur.

—C'était si impertinent en effet que j'en avais moi-même pitié; quoique la mine de ces dames fût fort drôle, je vous assure. L'une d'elles surtout, jeune fermière qui avait sans doute quitté sa baratte de la veille au soir, et avait mis sa plus belle robe blanche avec l'intention de faire figure à la ville, avait peine à retenir ses larmes et faisait, je vous l'avoue, une grimace fort singulière.

—J'espère, reprit Gertrude, qu'on ne rencontre pas souvent des domestiques aussi malhonnêtes. J'en serais véritablement fort effrayée pour Emily et pour moi, le docteur ayant pour principe de ne jamais donner de pourboire à l'avance. Il prétend que c'est gâter les domestiques, et qu'une fois payés ils ne s'occupent plus de vous.

—Oh! vous n'avez rien à craindre ici! De tels manques d'égards ne sont pas communs, et ne se rencontrent jamais dans un hôtel aussi bien tenu que celui-ci. Grand'maman partage à l'endroit des pourboires l'opinion du docteur, et cependant elle n'a jamais eu à souffrir du manque d'égards des domestiques. Aussi je suppose que ce qui s'est présenté à New-York doit être une exception fort rare. Ces dames de campagne avaient une tournure si grotesque et un air si embarrassé, que les domestiques avaient cru pouvoir s'en amuser impunément; mais ils avaient compté sans leur hôte: et M. Philips les a remis à leur place d'une façon dont ils se souviendront longtemps, je suppose!

La conversation fut à ce moment interrompue par un autre léger coup frappé à la porte de la chambre. C'était miss Netta, qui entra en disant qu'elle avait entendu la voix de miss Ellen, et qu'elle s'était autorisée à venir la joindre. Ce disant, elle embrassa Emily, donna à Gertrude une franche poignée de main, avec une vivacité toute masculine, puis elle ajouta:

—Il paraît que pendant que j'attendais Ellen au salon, la traîtresse vous accaparait à elle seule, et qu'elle vous mettait au courant de toutes les nouvelles du jour.

—Oh! vraiment non, Ellen, dit Netta, je vous ai laissé au contraire bien des choses à raconter.

—Ah! avez-vous dit à miss Flint ce qui est arrivé aux familles Fox et Cox qui étaient ici hier? Vous savez l'histoire, miss Flint?

—Je n'en connais pas un mot.

—Vous a-t-on dit la frayeur horrible que nous avons eue à bord du vapeur?

—Non.

—Savez-vous que M. Philips était ici?

—Ah! oui, miss Ellen nous le disait à l'instant.

—Ah! elle n'a pas oublié cela! reprit vivement Netta en adressant à sa soeur un malin regard qui fit rougir la pauvre Ellen, et vous a-t-elle dit qu'il occupait cette chambre, qu'à travers la cloison nous l'avons entendu marcher toute la nuit, et qu'il m'a empêchée de dormir, ce qui a été cause que pendant toute la journée du lendemain j'ai eu un violent mal de tête?

—Non, répondit Gertrude, on ne m'avait point dit cela.

—Et vous, miss, demanda Netta, avez-vous comme M. Philips l'habitude de vous promener de long en large toute la nuit?

—Non, cela ne nous arrive pas ordinairement.

—Dieu merci, nous aurons des voisins supportables alors! reprit Netta. Si cet horrible homme fût demeuré ici quelques jours, il y aurait eu de grands malheurs, car on nous eût sans doute trouvés les uns et les autres morts d'insomnie dans nos chambres.

—C'est peut-être qu'il malade, dit Gertrude.

—Non, vraiment, dit Ellen, cela n'avait rien d'extraordinaire, pour lui du moins; car vous savez que ses habitudes sont marquées du coin de l'originalité. Le grand mal, c'est qu'il a empêché Netta de dormir une heure ou deux, de là sa mauvaise humeur.

—Une heure ou deux! s'écria Netta, je vous dis que c'est toute la nuit.

—Ma chère soeur, je doute que vous sachiez ce que c'est que de passer toute une nuit sans dormir.

Il allait sans doute s'ensuivre une discussion entre les deux soeurs sur la longueur des nuits et sur les promenades de M. Philips, quand la cloche du thé vint mettre tout le monde d'accord. On se leva et on se rendit au salon.

Saratoga est une ville à part. A certaine époque de l'année la foule des étrangers s'y presse avec une sorte de fureur, on y voit accourir des représentants de toutes les contrées d'Amérique; ainsi le veut la mode. La ville et ses environs se remplissent de monde: des gens de toute espèce se coudoient dans les rues et sur les promenades.

C'était pour Gertrude un spectacle tout nouveau, et bien qu'elle vécût comparativement dans la solitude et la retraite, car elle ne sortait guère de Congress-Hall, l'écho lointain du bourdonnement qui animait la ville n'en arrivait pas moins jusqu'à elle, et suffisait pour amuser et étonner une jeune fille ignorante comme elle des habitudes de ce monde fashionable. Madame Gryseworth réunissait autour d'elle un cercle d'hommes remarquables pour la plupart par leurs talents et leur mérite. Le docteur Jérémy et ses dames y furent de suite admis, et Gertrude ne tarda pas à s'y faire apprécier par des hommes pour lesquels elle ne pouvait s'empêcher de professer elle-même une vive admiration. Madame Gryseworth était une femme de l'ancienne école qui avait toute sa vie fréquenté une société d'élite dont elle continuait à être un des ornements en dépit des années qui s'accumulaient sur sa tête. Cette dame était encore d'un extérieur agréable et d'un aspect imposant. Peut-être eût-on pu lui reprocher un peu de fierté et de froideur vis-à-vis des étrangers, mais ces légers défauts disparaissaient dans l'intimité pour faire place à une gracieuse bienveillance qui la rendait agréable à tous ceux qui l'approchaient. Pendant les deux ou trois premiers jours, la bonne madame Jérémy ne put se défendre d'un certain respect craintif pour cette grande dame aux formes aristocratiques; mais la politesse affectueuse de madame Gryseworth eut bientôt rompu cette glace, et la femme du docteur ne tarda pas à s'éprendre d'une véritable sympathie pour la grand'mère de miss Ellen.

On était à Saratoga depuis une semaine environ, quand un soir, au sortir du thé, miss Netta passant son bras sous celui de Gertrude, la menaça, avec ce ton de franche gaieté qui lui étai particulier, d'avoir bientôt dispute avec elle.

—Et à quel propos? demanda Gertrude.

—A propos de jalousie.

Le sang monta aux joues de Gertrude.

—Oh! vous n'avez pas besoin de rougir, tranquilisez-vous, il n'est pas du tout question d'un beau jeune homme à cheveux gris qui était placé en face de vous pendant le dîner et qui ne vous a pas quittée un seul instant des yeux, ce ne sont point là mes affaires. Que vous et Ellen vous disputiez à propos de M. Philips, bien; quant à moi, c'est d'une autre personne que je suis jalouse.

—J'espère, dit Emily en souriant, que Gertrude ne s'est point mise à la traverse de votre bonheur?

—Cela est, cependant: mon bonheur, ma gloire, mon repos, tout y est intéressé, et peut-être qu'elle n'oserait pas se conduire ainsi devant vous si vous pouviez la voir.

—Vous m'effrayez, reprit Emily. Dites-moi ce qu'il en est, je tâcherai de vous faire rendre justice.

—J'en doute, d'autant mieux que je ne suis pas sûre que vous ne soyez pas sa complice. Au surplus, voici mes griefs. Je voudrais que vous pussiez voir à quel point elle attire toute l'attention d'un

SUR LA LIGNE DE FEU

M. l'abbé Drouet, Mal des Logis a son cousin M. l'abbé Jolys

Le 22 janvier 1915.

Bien cher cousin,

Bonjour! Si vous voulez nous allons profiter d'un moment où les Boches sont en pénitence pour continuer le petit récit que je vous ai déjà commencé. J'espère que vous avez reçu mes précédentes lettres; je vous en ai expédiées trois, celle-ci sera la quatrième. Je les écris au crayon, excusez-moi: il y a si peu d'encre ici que nous la réservons pour les seules adresses, encore la ménageons-nous beaucoup.

Nous en étions restés, je crois, au moment où, blessé, je fus emporté et évacué. Soigné à la Flèche, j'y restai près de sept semaines, et sitôt guéri, en route. Un tour à Bourg-Paul, le temps d'aller me recommander à la Bonne Mère Sainte Anne, et en route: me voici au dépôt, demandant à cor et à cris de repartir pour le front. Quelques jours après le colonel me demanda par lettre; le lendemain je partais pour Arras.

J'arrivai ici par un temps de tous les diables, le 16 novembre 1914. De la pluie, de la grêle, des ondées de neige, et par là-dessus un froid de chien.

Ce que je vis en arrivant aux batteries me stupéfia. Les canons et les caissons enfouis presque dans un fossé étaient entourés de retranchements, de levées de terre, d'épaulements de toute sorte qui les rendaient invisibles à tout oeil profane. A droite, à gauche, partout des monticules de terre comme de grandes taupinières s'élevaient. On me dit en me les montrant que c'étaient les tranchées-abris, les habitations, etc. J'en demeurai bouche bée: Je n'avais jamais pensé que l'artillerie de campagne put ainsi emprunter d'un seul coup, et par la force même des choses, tout le système de protection et de défense de l'artillerie de siège. Les Allemands nous ont prouvé que cela pouvait se faire et que cela se faisait.

Je me mis à visiter les appartements de ma pièce. Le tout se réduit à une grande fosse rectangulaire de 25 à 30 mètres de long sur 5 à 6 mètres de large. La fosse est partagée en deux parties dans le sens de la largeur par un mur de terre, et nous avons ainsi deux pièces. Dans l'une nous avons une table et des bancs que nous avons construits nous-mêmes et qui nous sert de salon, salle à manger, bureau, etc., dans l'autre, nous avons construit un bât-flanc en planches sur lequel nous avons installé de la paille: c'est notre chambre à coucher. Le dessus de la fosse est recouvert de planches, par-dessus lesquelles nous avons mis des feuilles de zinc que nos hommes ont dénichées sur une maison détruite par les obus. Le tout est recouvert de paille et de branches pour nous rendre tout-à-fait invisibles à l'oeil curieux des observateurs Boches.

C'est là que nous vivons, et nous n'y sommes pas trop malheureux puisque nous avons du bois à volonté et que nous avons fait une cheminée dans notre fosse. Quand à l'air et à la lumière, nous les recevons par deux ouvertures pratiquées à chaque extrémité de la fosse et qui nous servent de portes auxquelles on accède par des marches. Tout cela n'a pas demandé grand travail.

Des appartements je passai à la tranchée: celle-là est un espèce de boyau souterrain qui s'enfonce en zig-zag sous le sol. Ce boyau est juste assez large pour laisser passer un homme. Lorsqu'on s'y trouve, on est à l'abri des obus boches, même des grosses marmites, car on a alors au-dessus de sa tête non seulement plusieurs mètres de terre, mais encore deux couches de madriers très solides et très épais qui défient tous les chocs.

La visite terminée, je me fis expliquer la retraite que je n'avais pu voir. On me raconta alors ce qui s'était passé: les Allemands en pleine déroute s'en allant en trois colonnes compactes, l'une sur la route, deux autres par les champs sur les flancs pour aller plus vite. On me parla des tranchées débordantes de morts, des champs remplis de cadavres en putréfaction, des bois qu'il fallut brûler parce qu'ils contenaient trop de cadavres allemands, des batteries allemandes démolies et démontées par nos 75! Elles jonchaient la route, me dit-on, et les servants allemands qui avaient été tués sur leurs pièces flambaient avec leur matériel! C'était atroce, et pourtant cela donnait du coeur à tous. On me dit encore l'enthousiasme des populations délivrées, la joie des villes et des villages que l'ennemi évacuait et qui voyaient trois quarts d'heure après arriver les Français.

On en arriva enfin à ce jour malheureux où les hommes, exténués par les fatigues continuelles subies depuis le commencement de la guerre, ne purent plus continuer la poursuite. Les hommes tombaient, les chevaux aussi! On ralentit et les Boches s'échappèrent. Ils s'arrêtèrent à Rheims, occupèrent les forts, installèrent une ligne de défense qu'ils ont toujours.

Puis ce fut le récit des combats autour de Rheims, d'où les Boches se voyant chassés incendièrent par leurs obus la magnifique cathédrale, les Vandales!!!

Vint ensuite l'extension du front! C'est alors qu'on expédia vitement mon corps d'armée à Arras et les Anglais dans le Nord. Voilà comment nous sommes ici.

Et maintenant, voilà plus de deux mois que je suis ici en face des Allemands. Tous les jours nous canonnons tantôt leurs fantassins dans les tranchées, tantôt leurs batteries, tantôt, et ceci très souvent, leurs convois de ravitaillement. Les avions sont là en permanence pour régler notre tir. D'ailleurs, nous sommes reliés par téléphone avec les fantassins des tranchées de 1ère ligne, et dès que quelque chose apparait dans notre secteur, "allô" "allô" et nous tirons. Voilà! Nous faisons avec nos canons un travail incomparable. Les officiers d'infanterie nous disent qu'il suffit que leurs hommes entendent le 75, pour être rassurés. Nos obus font voler les tranchées et hachent les abris et les hommes. Chaque fois que les Boches attaquent nous leur massacrons la moitié de leur monde, aussi se tiennent-ils tranquilles depuis quelque temps. Quand ils sortent de leurs trous, nous faisons un tir de barrage en explosifs, à raison de 20 coups et parfois plus à la minute par pièce; ils sont tout de suite assis.

Pour le reste, c'est la guerre de siège et de ruses. Il faut construire des batteries en bois que l'on place en vue des avions, habiller en artilleurs ou en fantassins des betteraves montées en graines, etc. L'ennemi ainsi trompé tire à côté de nous et nous laisse tranquilles. S'il tire sur nous, nous répondons et nous l'écrasons, non toutefois sans perdre du monde: c'est la guerre.

Nous ne sommes d'ailleurs pas seuls: les grosses pièces tonnent toute la journée autour de nous. Nous sommes ici au milieu des ruines d'Arras. Je suis tout près des ruines de ce beffroi dont on parlait tant naguère. Arras, d'ailleurs, n'est plus guère qu'un amas de ruines depuis 3 mois que dure le bombardement.

Je vous envoie deux vues de rues d'Arras qui vous donneront une idée exacte de l'état de la majeure partie des quartiers du centre de la ville; les faubourgs ont moins souffrt, et c'est là que se sont réfugiés les 3,000 habitants qui restent.

Je vous envoie également une photo sur laquelle vous me verrez avec mes camarades sous-officiers de la batterie; j'ai toute ma barbe. Vous y verrez mon 75, et à droite de la pièce un monticule de terre au bas duquel on distingue un trou recouvert par un planche: c'est la tranchée.

C'est là que je vis. J'ai ici un prêtre-soldat qui chaque matin depuis quelque temps arrive à dire la messe. Je la réponds et j'y communie. Cela me fait du bien et me ramène un peu du séminaire dans la tranchée.

Quand tout cela finira-t-il? je n'en sais rien. Il ne faut pas compter partir d'ici avant le printemps car nous sommes noyés et il fait trop mauvais, mais au printemps nous allons nous remettre à la besogne, et alors attention les Boches.

POULE-D'EAU

Bluff Creek se vante d'être une place d'avenir. C'est bien à souhaiter. Mais pensons-y donc... c'est une réserve (une réserve électorale) que les autorités menacent d'ouvrir à chaque élection depuis six ans. C'est plutôt l'avenir des députés que celui des pauvres habitants.

• • •

MM. Baron et Trudel, de Saint-Alphonse, guidés par M. Patenaude, sont venus voir les terres. Ils sont partis enchantés de notre jolie place et avec l'idée de faire sept entrées pour eux et leurs fils.

• • •

M. Henri Bernardin a fini de semer son orge.

On la eu un bon orage. Tout fait prévoir une bonne récolte.

• • •

M. et Mme Alphonse Bernardin sont partis pour Elie, où ils passeront l'été.

• • •

MM. Noël et Paul Dufault partiront sous peu en bateau à voile pour une promenade à Toutes-Aides.

• • •

MM. Louis Bernardin et I. Gauthier sont de retour de leur joli voyage à Winnipegosis.

• • •

Notre place, quoique de colonisation récente, compte au-delà de 30 entrées, et nous sommes persuadés que d'ici l'automne prochain nous pourrons en compter encore un grand nombre.

FANNYSTELLE

Les Révérends Bellavance, curé de Dunrea, et Allaire, curé de Haywood, étaient les hôtes de notre curé cette semaine.

• • •

Mlle Folson est de retour de l'hôpital Général de Winnipeg, où elle y était confinée, pour cause de fièvres typhoïdes.

• • •

M. André, de Saint-Boniface, était l'hôte de M. Odilon Arnal, la semaine dernière.

• • •

M. Henri Guyot, fils de M. Emile Guyot, doit se rendre à Sainte-Rose, Man., où il doit passer ses examens "d'entrée".

• • •

Mlle Marie Guyot est en promenade chez ses frères, à Sainte-Rose du Lac, Man.

• • •

Mlle Antoinette, fille aînée de M. Philippe Painchaud, se rendra ces jours-ci à Saint-Boniface, où elle doit passer ses examens d'entrée.

• • •

Nécrologie

La mort vient de ravir à l'affection des siens M. Odilon Arnal, père, qui a succombé, après plusieurs mois de maladie, supportée avec la résignation chrétienne.

Le défunt était un des pionniers de la localité, qu'il habitait depuis 25 ans; aussi sa mort laisse un grand vide parmi nous.

Ses derniers moments furent sans souffrance, le rapatriement d'un bon et fervent catholique.

Le défunt était d'origine française et était âgé de 74 ans. Il quittait la France avec une nombreuse famille pour venir s'établir au Canada. Fannystelle fut l'endroit qu'il choisit, et quelques années après son arrivée ici, il nous quitta pour aller demeurer à Starbuck, Man., mais son séjour là ne fut que de courte durée, et il nous revenait il y a cinq ans.

Le défunt laisse pour pleurer sa perte une épouse inconsolable, cinq fils, MM. Marcel, Odilon, Henri, Benjamin et Almir, tous de cette paroisse, et trois filles, Mme Baley, de Treherne, Man., et Mmes Geo. Ménard et Eug. Painchaud.

Le service et la sépulture ont eu lieu mercredi le 9 juin. L'intérieur de l'église était tout drapé de noir, l'assistance était nombreuse. Une foule d'amis de la paroisse de Starbuck était présents.

Les porteurs étaient MM. Chas. Cyrenne, Blake, Plourde, Normandeau, Dauphinais et Hamel.

Le deuil était conduit par M. Marcel Arnal, son fils aîné.

Le service fut de première classe. M. le curé Poitras officiait, assisté par les Rév. MM. Allaire, diacre, et Bellavance, sous-diacre.

La sépulture eut lieu dans le cimetière de la paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle.

La Liberté et les paroissiens offrent à la famille si cruellement éprouvée ses plus sincères sympathies.

• • •

Mme André, de Saint-Boniface, est en promenade chez sa mère, Mme C. Poitras.

• • •

M. et Mme P. Plourde, d'Indian Head, Sask., étaient les hôtes de M. et Mme B. Arnal, cette semaine.

Yvonnic.

UN SOLDAT INDUSTRIEUX

Un jeune officier, raconte un journal russe, était arrivé de Moscou sur le front et, parmi ses bagages, n'avait pu retrouver sa jumelle. C'était une position embarrassante: en campagne, une jumelle est aussi indispensable à un officier qu'une hache à un charpentier.

Cet officier rencontre un soldat qui était envoyé à la division pour une commission quelconque et lui demande de lui trouver une jumelle.

—Mais, mon officier, vous n'avez qu'à commander, je vous en apporterai une.

—Y en aurait-il de réserve à la division?

—Non, mon officier, mais on en trouve chez les Autrichiens; ils en ont beaucoup; qu'est-ce que vous voulez? Une jumelle d'officier ou de sous-officier?... D'officier!... Demain matin vous serez satisfait.

Effectivement, le lendemain matin, l'officier, à son grand étonnement, voit venir le soldat avec une superbe lunette prismique, une de celles dont sont pourvus tous les officiers autrichiens.

—Comment et où as-tu trouvé cela?

—Avec un camarade, nous savions en quel endroit de la tranchée se trouvait la logette du capitaine... Nous y sommes allés en rampant... Il s'est réveillé, entendant marcher près de lui. Je lui dis en le mettant en joue: "Mon capitaine, il me faut votre jumelle!..." Fâché, il voulait crier. Je pensai: cela va mal tourner... Mais mon camarade m'a aidé et voilà la jumelle.

L'officier n'en revenait pas; il récompensa largement le malin troupier. Celui-ci, se voyant en possession d'un billet pour une chose qu'il jugeait de si peu d'importance, proposa:

—Ne vous faudrait-il pas un bon cheval?

—Merci, répond l'officier; puis en riant, il ajoute: "Si tu veux, eh bien! apporte-moi un général!"

—Pour ce qui est d'un général, fit le soldat avec ce geste familier au maujik russe dans l'embarras (il se gratte la nuque), ce serait peut-être difficile... On peut toutefois essayer; mais si vous vouliez un colonel... avec quelques copains, on vous trouverait cela.

Et on lisait sur son visage une telle assurance qu'il était impossible de douter du succès.

Néanmoins, l'officier lui fit comprendre que, le danger mis à part, partir avec des copains était une entreprise qui pouvait entraîner des conséquences trop sérieuses, et ce serait un manquement à la discipline; on n'agit point ainsi en groupe sans ordre supérieur.

personnage très important. Depuis quelque temps Peter n'a d'yeux que pour elle. Pour ma part, je ne puis obtenir ni à boire ni à manger tant que miss Flint n'a pas été servie, et je suis déterminée à prier mon père de faire changer nos places à table. Je sais bien sans doute que je ne suis pas exposée à mourir de faim, mais enfin c'est une question de dignité, et mon amour-propre est blessé. Il y a quelques jours à peine j'étais la favorite de M. Peter, il prévenait mes moindres désirs, et j'étais sûre de voir toujours devant moi mes mets de prédilection. Hélas! c'est bien changé maintenant, et ce soir même je l'ai vu placer devant miss Flint une corbeille de framboises qu'il sait que j'aime fort peu, et cela avec un air sans-façon qui semblait me dire que c'était bien assez bon pour moi.

—J'ai en effet remarqué, dit Emily, que les domestiques avaient beaucoup d'attentions pour nous, et j'ai supposé que Gertrude leur avait fait en secret quelque générosité.

—Elle assure que non, cependant. N'est-il pas vrai, Gertrude, qu'hier encore, lorsque je comparais avec douleur les attentions que Peter vous prodigue au peu d'égards qu'il a maintenant pour nous, vous m'avez assuré que ni vous ni M. Jérémy n'aviez acheté ses faveurs à prix d'argent?

—Et je le répète, répondit Gertrude, les attentions de ce domestique sont tout volontaires; j'en fais honneur au désir qu'il a d'être utile à ma chère Emily.

—Il n'en est rien, dit Netta en secouant la tête d'un air de doute, je suis sûre, au contraire, que vous avez employé quelque sortilège à l'endroit de Peter, car vous exercez la magie, Gertrude, il faudra que j'en avertisse ce pauvre garçon, sans quoi il est perdu.

Tout en causant de la sorte, on s'était rapproché des dames Gryseworth et Jérémy, qui causaient ensemble sur un sofa, dans un des angles du salon. Ellen, qui venait de rentrer d'une promenade avec son père, parlait avec un monsieur Petrancourt arrivé le soir même de New-York.

Les deux vieilles dames firent place sur le sofa à Emily, Netta et Gertrude, qui s'assirent à côté d'elles. Les yeux de madame Gryseworth se tournèrent bientôt avec dépit sur un groupe d'enfants qui jouaient de l'autre côté du salon, et empêchaient par leurs cris joyeux la vieille dame de suivre sa conversation avec sa voisine; les regards de Gertrude suivirent la même direction, et bientôt son attention fut tellement concentrée, qu'elle répondait tout de travers aux saillies et aux gais propos de Netta.

—Allez plutôt jouer avec ces enfants, Gertrude, reprit la jeune fille impatientée, car je vois bien que vous en mourez d'envie.

—Je songe plutôt à arrêter leurs jeux, dit Gertrude.

Ce désir, en apparence peu bienveillant, a besoin de quelque explication.

Une demi-douzaine d'enfants, dont les parents étaient occupés ailleurs, et dont les bonnes soupaient, entouraient une petite fille nouvellement arrivée dans l'hôtel, et soumettaient la pauvre enfant à mille petites persécutions. L'enfant en question, quoique couverte de riches vêtements, était cependant habillée sans aucune espèce de goût, et portait encore dans sa toilette le désordre qu'y avait occasionné le voyage. Sa petite robe de soie (car l'enfant était en deuil), chiffonnée et ternie, était trop courte pour elle, ses jupes dépassaient de plus de deux doigts, sa collerette était loin d'être fraîche; en un mot, l'ensemble de la pauvre enfant dénotait une grande négligence chez ses parents et chez ceux chargés du soin de sa personne. Au moment où la mauvaise humeur de madame Gryseworth avait attiré l'attention de Gertrude sur le groupe enfantin, la petite fille, entourée par ses persécuteurs, jetait autour d'elle des regards inquiets et cherchait à échapper à leur malice. Mais les autres la retenaient malgré elle en l'accablant de questions dérisoires, qui commençaient à lui faire venir les larmes aux yeux. Soit que ce spectacle rappelât à Gertrude les scènes de sa première jeunesse, soit plutôt par suite de sa propension naturelle à sympathiser à toutes les douleurs, elle se sentit vivement émue des chagrins de la petite inconnue, et bientôt, n'y pouvant plus tenir, elle se leva précipitamment et courut au secours de la petite paria, en s'écriant qu'il n'était pas permis de tourmenter ainsi une pauvre enfant.

Netta partit d'un grand éclat de rire, qui fit lever les yeux de tout le monde, et chacun s'étonna fort de voir Gertrude traverser le salon seule, et à grands pas, avec une précipitation tout à fait contraire à ses habitudes.

—Qu'y a-t-il donc, Netta? demanda madame Gryseworth, et qu'a donc mademoiselle Gertrude?

—Grand'maman, elle va s'offrir pour champion à cette petite fille si mal attifée que vous voyez là-bas.

—Est-ce que c'est cette petite fille-là qui faisait tout cet affreux tapage?

—Elle n'en était pas l'auteur, mais je l'en crois la cause principale.

—Il n'y a pas beaucoup de jeunes filles, fit observer miss Ellen, qui pourraient traverser cet immense salon avec autant de grâce et de décence que Gertrude.

—Il est certain, reprit madame Gryseworth, qu'elle a une charmante figure, et qu'elle sait parfaitement marcher. C'est un talent bien rare de nos jours.

—Miss Gertrude est parfaite, dit à son tour le docteur Gryseworth, prenant part à la conversation; mais ce qui fait son charme principal, c'est de posséder une grande dignité de caractère unis à une douce modestie et à une aimable simplicité. Elle ne cherche point à plaire, moyen certant d'y réussir; elle sait toujours conserver son indépendance, jusque dans ses vêtements même. Voyez, Ellen, avec quel goût elle est mise, vous devriez l'imiter.

—Oh! vous parlez dans l'intérêt de votre bourse, mon cher père, repartit vivement Netta, car miss Flint est mise avec la plus grande simplicité.

—La manière de se mettre de miss Flint ne conviendrait point à miss Gryseworth, fit observer l'élégante madame Petrancourt. Votre fille est belle et riche, il faut qu'elle s'habille selon sa fortune et sa beauté.

—Eh bien! s'écria le docteur, ce n'était pas à moi à parler ici le premier des bonnes qualités de Gertrude, mais puisque ces bonnes qualités se sont fait connaître d'elles-mêmes, il faut que je vous en dise quelque chose. Et sans plus attendre, l'excellent homme se mit à raconter avec chaleur les principaux épisodes de la vie de Gertrude. Il dit sa piété pour le pauvre vieillard paralytique, son dévouement pour un autre vieillard infirme et imbécile, ainsi que son abnégation pour la fille malade de ce même vieillard; et, sans doute emporté par la chaleur de ses sentiments, il allait raconter sa conduite vis-à-vis d'Emily, quand celle-ci lui toucha le bras et lui dit quelques mots à voix basse.

Le docteur s'arrêta; mais bientôt il reprit la parole, et s'adressant à Emily:

—Vous avez raison, ma chère enfant, lui dit-il, et je vous en demande pardon. Les mérites de Gertrude sont des vertus privées dont j'ai tort de faire une exhibition publique; je suis un vieux fou, j'en conviens. Après tout, cependant, ajouta-t-il, il n'y a ici que des amis.

En prononçant ces derniers mots, le docteur jeta les yeux autour de lui, et parut un peu surpris de voir certaine figure apparaître par-dessus l'épaule d'Ellen Gryseworth. L'expression de la physionomie du docteur fit retourner la jeune fille, qui, non sans quelque étonnement, se trouva face à face avec M. Philips.

—Bonsoir, Monsieur! lui dit-elle en le reconnaissant.

Mais l'étrange M. Philips ne parut ni entendre ces paroles, ni s'apercevoir du coup d'oeil interrogateur que jetait de son côté madame Gryseworth.

—Monsieur Philips, reprit Ellen, voulez-vous me permettre de vous présenter à madame Gryseworth, ma...

Elle n'acheva point sa phrase, car M. Philips venait de sortir du salon, et se promenait à grands pas dans la galerie extérieure. Un instant après, on le vit tirer son mouchoir et le passer sur son front: on crut qu'il en étanchait la sueur; c'était une larme qu'il venait d'essuyer.

XXXVII. — Une surprise.

La soirée se continuait, et Gertrude, après avoir remis aux mains de sa bonne l'enfant qu'elle avait arraché à ses persécuteurs, venait de regagner sa place près de madame Gryseworth, lorsque l'attention des personnes qui se trouvaient dans le salon fut attirée par une jeune dame d'une grande beauté et d'une suprême élégance qui faisait son entrée accompagnée de deux ou trois hommes empressés autour d'elle. La nouvelle venue s'arrêta un moment, parut chercher quelqu'un des yeux, puis se dirigea vers madame Petrancourt, qui se leva pour la recevoir. A sa grande surprise, Gertrude reconnut dans cette jeune femme qui venait de passer près d'elle et d'Emily sans les remarquer la belle Isabelle Clinton. Comme il n'y avait pas de siège vacant sous la main, mistress Petrancourt et son amie furent s'asseoir un peu plus loin sur un sofa, et parurent bientôt absorbées par une conversation des plus intéresantes. Les regards dédaigneux d'Isabelle ne s'étaient pas portés vers le groupe formé par M. Jérémy et ses amis, et elle allait sortir sans les avoir vus, quand le nom de miss Flint, prononcé par hasard par le docteur Gryseworth, lui fit retourner la tête. Elle vit Gertrude, et, sans se déranger, la salua d'un de ces: Comment vous portez-vous? sans façon qu'on adresse aux gens qu'on connaît à peine. Elle toisa Emily du regard, examina d'un air de curiosité impertinente la société qui l'entourait, et sortit, sans avoir dit un mot de plus, en compagnie de ses trois cavaliers, avec lesquels on l'entendit rire pendant quelque temps. Sans doute elle les égayait par quelque plaisanterie sur les gens qu'elle venait de quitter.

—Quelle femme superbe! dit Netta à mistress Petrancourt, qui donc est-elle?

(A suivre).

UN ZEPPELIN EST DETRUIT PAR UN MONOPLAN

Volant à deux mille mètres d'altitude, un aviateur anglais lance six bombes sur le dirigeable ennemi qui explose, prend feu et tombe à terre —Tout l'équipage du zeppelin a péri

Londres, 8. — Un zeppelin a été détruit par un aviateur à trois heures du matin entre Gand et Bruxelles. L'aviateur a attaqué le zeppelin dans les airs et à deux mille mètres d'altitude a lancé des bombes sur le dirigeable. La force de l'explosion renversa presque complètement l'avion et força le pilote à atterrir en territoire ennemi, mais le moteur fut remis en marche et l'aviateur s'enfuit. Des aviateurs anglais lancèrent aussi des bombes de bonne heure ce matin au nord de Bruxelles sur un hangar de dirigeables allemands qui prit feu.

Le rapport de l'amirauté relatant ces exploits est le suivant:

"Ce matin, à deux heures trente, une attaque a été faite sur le hangar de dirigeables d'Evere, au nord de Bruxelles, par les lieutenants aviateurs Wilson et Mills. Ayant lancé des bombes, les aviateurs virent, quelque temps après, le hangar en flammes. On ne sait pas s'il y avait des dirigeables à l'intérieur, mais les flammes atteignaient une grande hauteur et sortaient par les deux extrémités du hangar.

"Les deux aviateurs sont rentrés sains et saufs.

"A trois heures, ce matin, le sous-lieutenant aviateur Warneford a attaqué un zeppelin dans les airs entre Gand et Bruxelles. A deux mille mètres d'altitude, il lança six bombes et le zeppelin fit explosion, tomba à terre et prit feu.

"La force de l'explosion retourna le monoplan Morane. Le pilote réussit à redresser la machine, mais fut forcé d'atterrir en territoire ennemi. Il put cependant remettre en marche son moteur et revint sain et sauf à l'aérodrome.'

Le sous-lieutenant aviateur Warneford, qui a descendu le zeppelin, est Canadien. Il a volé pour la première fois, à Hendon, il n'y a pas quatre mois, et a été envoyé sur le front pour rejoindre l'escadrille aérienne il y a un mois environ. Il a l'honneur d'être le premier aviateur qui ait descendu un zeppelin en plein vol.

Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Amsterdam donne quelques détails sur la destruction du dirigeable entre Gand et Bruxelles par des aviateurs anglais montant des monoplans. Il dit que le "Telegraaaf" a reçu une dépêche de Gand disant que lorsque le zeppelin descendit, il tomba sur un orphelinat. Deux religieuses et deux orphelins ont été tués, tandis que beaucoup d'autres dans l'établissement ont été blessés.

L'équipage du zeppelin, comprenant vingt-huit hommes, a péri.

LA GUERRE AUSTRO-ITALIENNE

Les Italiens s'assurent le passage de l'Isonzo

Rome, 9. — Le général Cadorna, chef de l'état-major général, a publié le rapport suivant:

"Nos troupes de première ligne ont continué méthodiquement à s'emparer des positions les plus importantes situées au delà de la frontière, tout le long du front, sans rencontrer beaucoup de résistance. En même temps un duel d'artillerie, chaudement contesté a continué sur les plateaux de Lavaronne et de Folgaria.

"Il en est de même tout le long de l'Isonzo, depuis Caporette jusqu'à la mer où nos troupes sont en contact avec l'ennemi. De nombreuses troupes d'avant-garde soutenues par une forte artillerie, ont atteint actuellement cette ligne importante, avec l'intention de s'établir solidement dans les meilleurs passages, et d'y installer des têtes de pont, commandant les rives de l'Isonzo, de façon à pouvoir traverser cette rivière.

"Au delà des montagnes de Caporetto, le long des hauteurs et dans les vallées, nos troupes ont continué à se battre comme elles l'avaient fait les 4, 5 et 6 juin pour enlever les positions autrichiennes situées sur le versant opposé. Nous avons gagné du terrain sur les deux rives de l'Isonzo, et menaçons sérieusement Tolmein.

"Le long de l'Isonzo inférieur, après avoir jeté sur la rivière des ponts militaires sous les yeux de l'ennemi, d'importants détachements de nos troupes précédés par des cavaliers ont réussi à passer sur la rive gauche de l'Isonzo, où ils se fortifient actuellement.

"Ainsi nous nous sommes assurés sur le front de l'Isonzo, la même liberté d'action que sur les autres fronts. Ceci est important parce que de forts détachements de troupes pourront être utilisés facilement quand le moment propice sera venu, nos pertes ont été relativement légères.

"Nos troupes ont célébré hier la fête nationale, offrant à leur souverain, qui est toujours au milieu d'elles, des preuves de leur haute estime, par leur courage, leur esprit d'abnégation, et leurs sentiments de haut patriotisme."

• • •

Innsbruck, 9. — De grands préparatifs sont faits par les Autrichiens pour pouvoir résister à l'invasion des armées italiennes. Le général Dankl est arrivé dimanche à Trente. Arrivant du front russe il vient prendre le commandement d'une des armées autrichiennes. Un nombre considérable de soldats allemands sont arrivés dans le Trentin.

LES PIRATES

Le vapeur belge "Menapier" est coulé par sous-marin et dix-sept personnes périssent — 3 navires norvégiens coulés

Londres, 9. — Le vapeur belge "Menapier" de 1,425 tonneaux, a été coulé par un sous-marin près de North Foreland. Des 23 personnes qui étaient à bord, 6 seulement ont été sauvées. Le capitaine, sa femme et sa fille, le quartier-maitre, le pilote et 12 hommes d'équipage ont péri.

Les survivants ont été amenés à Margate, où l'un d'eux, grièvement blessé, est entré à l'hôpital.

Trois navires norvégiens ont été coulés par des sous-marins. Ce sont:

La barque "Superb" de 1,330 tonneaux, qui a été coulée par des obus lancés par un sous-marin dont le commandant donna 20 minutes à l'équipage pour quitter leur navire. La canonnade attira l'attention d'un navire en patrouille qui recueillit les 13 hommes qui formaient l'équipage du "Superb". Le sous-marin essaya vainement de torpiller le navire de patrouille.

Le "Trudvang", vapeur de 640 tonneaux, dont l'équipage a été mis à terre à Milford Haven.

Le "Gittertend", vapeur de 376 tonneaux, allant de Suède à Hartlepool avec une cargaison de planches. Le commandant du sous-marin donna 10 minutes à l'équipage pour se réfugier sur les chaloupes avant de lancer une torpille. Puis le sous-marin remorqua les chaloupes pendant 30 milles et les abandonna quand un chalutier fut en vue. L'équipage du "Glittertind" a été débarqué dans un port de la Tyne.

Enfin le chalutier anglais "Pentland" a été coulé dans la mer du Nord par un sous-marin allemand. L'équipage a été sauvé.

L'ALLEMAGNE COMPTE SUR UNE GROSSE INDEMNITE

"C'est la seule chose qui puisse sauver l'empire", dit le comte von Posadowsky

Londres, 11. — Le "Times" dit: "Le vieil homme d'Etat allemand et ancien ministre de l'intérieur, comte von Posadowsky, publie dans plusieurs journaux de province un article qui montre combien est petite en Allemagne la conception d'une défaite possible.

"Le comte von Posadowsky dit en vérité, que toutes discussions des conditions de paix imposées par l'Allemagne équivaut à des paroles en l'air tant qu'on ne saura quand finira la guerre; mais il est déjà préparé à indiquer les questions principales, qui sont: le montant de l'indemnité de guerre, le règlement des arrangements commerciaux et maritimes avec l'ennemi et la cession de territoire.

"Il déclare que la prospérité future de l'Allemagne dépend d'une indemnité de guerre et que rien sauf une indemnité suffisante ne peut sauver l'Allemagne de surcharges d'impôts qui réduiraient grandement le train de vie habituel et retarderaient beaucoup le développement de l'Allemagne.

"Pour son commerce, dit-il, l'Allemagne a besoin d'être assurée d'une façon permanente du traitement de la nation la plus favorisée dans les zones douanières de ses ennemis, et par-dessus tout, elle doit être en sécurité au point de vue du traitement des importations allemandes et de leur transport à travers l'empire britannique.

"Quant à une annexion de territoire, le comte von Posadowsky indique la nature complexe des problèmes à résoudre. Il invite le public à étudier avec soin les intérêts réels de l'Allemagne, mais il ne mentionne pas même la possibilité que l'Allemagne puisse payer une indemnité de guerre, que les tarifs protectionnistes allemands puissent être diminués et qu'une parcelle de territoire allemand puisse être abandonnée."

LE MINISTERE DES MUNITIONS

Sa création est approuvée par la chambre des lords

Londres, 10. — Le projet de loi créant un ministère des munitions, chargé du contrôle de l'approvisionnement des munitions en grandes quantités a été voté par la chambre des lords et a reçu l'assentiment royal.

Au cours des débats sur le projet de loi le baron St. Davids, lord lieutenant de Pembrokeshire, a déclaré qu'il était "dommage que le projet de loi n'attribue pas le pouvoir de réquisitionner des soldats aussi bien que des ouvriers".

"Je désire, ajoute-t-il, me désassocier des attaques contre les classes ouvrières. Les classes supérieures, en général, sont sorties de cette épreuve à leur honneur, mais il y a encore des paresseux parmi elles."

Le baron St. Davids alla même jusqu'à dire que parmi les membres de la chambre haute, se trouvaient des hommes qui, depuis leur naissance, n'avaient pas travaillé un seul jour, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, et que les fils de quelques-uns d'entre eux étaient des piliers de théâtres ou de café-concerts. Au cours de cette discussion le baron prétendit que l'on pouvait s'éviter l'ennui de chercher des travailleurs et de parler de service obligatoire.

"Les hommes qui refusent de travailler, conclut-il, nous les obligerons à combattre, qu'ils le veuillent ou non."

SOUS-MARIN ALLEMAND

Les vingt-sept pirates qui formaient son équipage sont prisonniers

Londres, 11. — M. Balfour, secrétaire de l'amirauté, a annoncé officiellement qu'un sous-marin allemand a été coulé et que six officiers et vingt et un hommes de l'équipage ont été faits prisonniers.

M. Balfour a annoncé également que les prisonniers de ce sous-marin allemand seraient traités identiquement comme les autres prisonniers allemands en Angleterre.

M. Balfour n'a indiqué ni la date, ni l'endroit où le sous-marin allemand a été coulé. Il a dit seulement qu'il avait été coulé récemment.

En annonçant le changement de traitement des prisonniers des sous-marins allemands, M. Balfour dit:

"Bien que cette mesure ne change en rien l'opinion anglaise sur le caractère odieux des actes commis par ces hommes, on doit se rappeler que les attaques des sous-marins contre des navires sans défense ne sont pas les seules violations des lois de l'humanité dont les Allemands se sont rendus coupables. Le gouvernement estime donc que le problème des sous-marins ne peut maintenant être isolé et que la question générale des responsabilités devra être réservée pour la fin de la guerre".

M. Balfour a ajouté que la décision du gouvernement serait communiquée à l'Allemagne par l'intermédiaire de l'ambassade des Etats-Unis.

SUCCES ITALIENS

Les troupes de Victor-Emmanuel entrent à Monfalcone

Rome, 12. — D'après le communiqué signé par le général Cadorna, chef de l'état-major de l'armée italienne et publié ce soir au ministère de la guerre, les Autrichiens s'opposent énergiquement aux efforts tentés par les troupes italiennes pour traverser l'Isonzo, efforts qui sont du reste couronnés de succès.

Ce communiqué dit:

"Nous avons poursuivi nos opérations les 7 et 8 juin, dans le but de repousser l'ennemi des positions élevées qu'il occupe encore sur la rive droite de l'Isonzo et d'établir de fortes positions près des ponts qui traversent cette rivière.

"L'ennemi a offert une vigoureuse résistance, qui a été favorisée par la nature du terrain et de puissantes fortifications. Notre passage a été rendu plus difficile par les nombreux obstacles placés sur les ponts et sur les routes ainsi que par l'inondation des terrains placés le long du cours inférieur de la rivière. Partout nos troupes combattant avec ardeur et ténacité, ont réussi à s'emparer d'importantes positions qui nous ont permis d'occuper la ville de Monfalcone. Le feu de nos batteries a considérablement endommagé l'artillerie ennemie en bien des places.

"Dans la région escarpée de Monte Nerone, l'attaque que nous avons livrée avec succès, nous a permis d'occuper des positions desquelles les Autrichiens ont fui en abandonnant cent morts que nous avons ensevelis, et soixante blessés.

"Près de Caporetta, soixante-dix soldats bosniaques se sont rendus.

"Dans les autres régions situées le long de l'Isonzo nous avons fait plus de 400 prisonniers. Nos pertes n'ont pas été élevées. Les prisonniers racontent que celles des Autrichiens sont considérables.

"Sur la frontière Tyrol-Trentin nos forces continuent à attaquer les positions de l'ennemi qui doivent être occupées pour forcer ce dernier à divulguer ses préparatifs de défense et permettre le développement d'opérations ultérieures.

"Malgré la violente résistance de l'ennemi, nos troupes se sont avancées près du col de Falzarego, au-delà de la frontière, au pied de Sasso di Stria.

"Un combat, dans lequel nous avons été victorieux, s'est livré à dix kilomètres au nord de Cortina d'Ampezzo. Une pièce d'artillerie est restée entre nos mains.

"Dans les environs de Monte Croce on s'est battu pendant plusieurs jours pour s'emparer de l'importante position de Frei Hopel que les Autrichiens ont défendue désespérément. Nos troupes alpines l'ont enfin enlevée dans la soirée du 8 juin, et ont fait 100 prisonniers."

• • •

Innsbruck (Autriche), 12. — L'archiduc Eugène, commandant les forces austro-hongroises, est arrivé mardi soir à Leybach. Le général Courad von Hoetzendorf et les membres de son état-major sont allés à sa rencontre, et une ovation imposante lui a été faite par les troupes. Il a visité hier le front italien.

L'arrivée de l'archiduc à Leybach indiquerait que les plus grandes batailles de la campagne d'Italie se livrerait sur les bords de l'Isonzo.

La campagne qui aura lieu dans le Trentin et le Tyrol aura une importance secondaire.

D'importantes troupes de renfort austro-hongroise, venant de front russe, continuent à arriver à Leybach, et les forces commandées par l'archiduc Eugène, offrent maintenant une forte résistance le long de l'Isonzo.

LES PIRATES

Ils font de nombreuses victimes surtout parmi les chalutiers

Londres, 11. — Le vapeur anglais "Erna-Boldt" a été torpillé et coulé au large d'Harwich, par un sous-marin allemand. Les membres de l'équipage ont été sauvés.

"L'Erna-Boldt" était anciennement un navire allemand. Capturé par les Anglais, il fut mis au service par eux. Il avait un déplacement de 1,045 tonneaux, 86 mètres de long et avait été construit en 1908.

Le chalutier à vapeur "Nottingham" de Grimsby a été bombardé et coulé lundi dernier dans la mer du Nord par un sous-marin-allemand. L'équipage a été sauvé.

• • •

Hartlepool (Angleterre), 11.— L'équipage du chalutier "Velocity" qui a été coulé par un sous-marin allemand a été débarqué ce matin après être resté 52 heures en mer dans un petit bateau sans avoir rien à boire et à manger.

Les hommes étaient dans un état d'épuisement complet quand ils furent recueillis par le navire qui les amena dans le port d'Hartlepool.

Le sous-marin envoya cinq projectiles sur le "Velocity" pour le couler.

Des dépêches reçues de Maas Luis disent que les équipages des chalutiers anglais "Qui-Vive" et "Edward" coulés par des sous-marins allemands ont été sauvés par un vapeur hollandais et amenés à Maas Luis.

• • •

Grimsby, 11. — Les chalutiers "Tunisian" et "Castor" ont été coulés par un sous-marin allemand.

L'équipage du "Tunisian" auquel il fut accordé 5 minutes pour quitter le navire, est arrivé aujourd'hui à Grimsby. Le navire a été coulé au moyen de bombes. L'équipage du "Castor" a été recueilli en mer. Les Allemands ont employé également des bombes pour le couler.

Le sous-marin a poursuivi un autre chalutier, mais l'arrivée d'un bateau de patrouille a sauvé le navire.

• • •

Muiden (Hollande), 11. — Le chalutier "Letty" a sauté aujourd'hui au large de Doggerbank, dans la mer du Nord. L'équipage entier a été noyé.

LES PIRATES SOUS-MARINS

Ils font quatre nouvelles victimes

Londres, 8. — Une dépêche d'Aberdeen dit que le vapeur anglais "Star-of-the-West" a été coulé par un sous-marin allemand. Un chalutier a amené l'équipage à Aberdeen.

La barque anglaise "Sunlight" jaugeant 1,298 tonnes, a été coulée par un sous-marin allemand. Le capitaine et l'équipage sont arrivés à Queenstown. Ils disent qu'ils ont eu le temps de s'embarquer dans les chaloupes avant que la barque soit coulée par le feu d'un obus sous-marin.

Le chalutier "Dromio", de Hull, a été également coulé par un sous-marin. L'équipage s'est sauvé et a été débarqué à Peterhead.

Le chalutier "Arctic" a été coulé dans la mer du Nord par un sous-marin allemand. Cinq hommes de l'équipage ont pu se sauver, mais quatre autres ont péri du feu des obus du sous-marin.

Parmi ceux qui ont été tués se trouve le capitaine dont la tête a été enlevée pendant qu'il aidait à lancer une chaloupe dans laquelle les survivants échappèrent grâce au brouillard. L'équipage affirme que le sous-marin n'a donné aucun avertissement avant de tirer sur "l'Arctic".

LE CANADA ET LA SUISSE

Le Consul de Suisse à Winnipeg, à la suite d'une communication télégraphique reçue de son gouvernement, a l'avantage d'annoncer au public canadien que le trafic de la Suisse avec les pays étrangers n'est nullement interrompu. Tout ce trafic se fait directement par les ports français ou bien par la Grande Bretagne; la ligne hollandaise, via Rotterdam, peut être aussi employée, mais les occasions d'expédition par cette voie sont plus rares.

Le Consulat de Suisse porte aussi à la connaissance du public qu'en vertu d'arrangements récents entre la Banque Nationale Suisse et la Banque de Montréal, tous les paiements canadiens destinés à la Suisse peuvent être faits dans toute la Puissance par l'entremise des succursales de la Banque de Montréal.

LA VERSION ALLEMANDE

Les Allemands reconnaissent la perte de Neuville-Saint-Vaast

Berlin, 10. — L'état-major général allemand a publié le rapport officiel suivant:

"L'ennemi, commençant hier après-midi une attaque sur la pente orientale des hauteurs de Notre-Dame de Lorette, a été repoussé par notre feu.

"Une attaque ennemie, faite aujourd'hui au même endroit, n'a pas réussi. Le dernier groupe de maisons du village de Neuville-Saint-Vaast a été abandonné à l'ennemi pendant la nuit.

"A l'est de Neuville-Saint-Vaast, nous avons repoussé les attaques des Français et leur avons fait subir de fortes pertes.

"Dans la région à l'est d'Hebuterne, le combat continue encore très violent, après une attaque infructueuse faite par les Français de très bonne heure.

"Une attaque ennemie au bois Le Prêtre a été repoussée avec des pertes sanglantes. Le combat continue pour une petite partie des tranchées avancées.'

SACRE-COEUR

Dimanche dernier à la grand'messe, le Révérend Père Brassard, en parlant de la soirée des élèves de l'Ecole qui doit avoir lieu dimanche prochain 20 courant à 8 heures du soir dans les salles du Sacré-Coeur, a fait une chaleureuse invitation à tous les paroissiens en les priant d'assister à cette proclamation des récompenses car, comme il l'a si justement dit, leur présence sera, non seulement une preuve de leur attachement pour l'Ecole qu'ils soutiennent avec tant de générosité, mais un encouragement et une récompense pour nos chers enfants et, plus encore, une preuve de reconnaissance et un remerciement pour le dévouement de leurs chères maitresses. Il est donc certain que les salles seront combles, comme d'habitude, pour cette touchante fête de famille.

* * *

Dimanche soir a eu lieu l'Assemblée Générale mensuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg. Un grand nombre était présent, il aurait dû être plus nombreux vu la quantité de lettres envoyées à tous les Canadiens français et à l'élément français de Winnipeg, pour annoncer cette dernière grande réunion avant la célébration de son 25ème anniversaire qui doit se fêter solennellement dans la Paroisse du Sacré-Coeur, le dimanche 27 courant, probablement, ces lettres sont arrivées trop tard à beaucoup d'entre eux pour leur permettre de remettre des engagements pris ailleurs. Malgré cela le travail fait par ceux présents a été des plus utiles pour l'organisation définitive de ces fêtes. Il a été lu par le sympathique secrétaire correspondant, M. L.-P. Roy, quelques réponses aux invitations faites aux anciens présidents de la Société Saint-Jean-Baptiste, aux dignitaires canadiens-français et aux présidents de différentes sociétés de Winnipeg et de Saint-Boniface. L'on espère que ceux qui n'ont pas encore répondu enverront également des réponses favorables.

Une charmante invitation de M. Alexandre Bernier, Secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, pour la participation du Comité de Régie et des membres de la société de Winnipeg à leur fête du 24 courant a été reçue avec une unanime satisfaction, et bien que cette démonstration patriotique doive avoir lieu un jour de semaine, beaucoup se feront non seulement un devoir, mais un véritable plaisir d'y assister.

Deuxième liste de groupement et de souscription

MM. A.-U. Lebel, Jos. Bernhart, Ant. Bernhart, R. Chauvière, Alf. Bédard, F. Castela, M. Lalonde, D. Lalonde, J.-T. Gauthier, J. Lalande, P. Decoteau, N.-E. Dussault, J.-R. Carignan, E. Decoteau, Jos. Savoie, J.-B. Decoteau, A. Decoteau, F.-X. Decoteau, Septime Decoteau, R. Decoteau, Lucien Charron, J. Collon, L.-P. Roy, J.-B. Coté, Paul Bissonnette, Aug. Lalonde, Geo. Rhéaume, Alex. Bernier, J.-A. Hébert, J.-A. Paquin, J.-A. Ouellette, J.-A. Laroque, A.-B. Villeneuve, J. Poitras, J.-H. Lauzon, O. Marquis, J.-A. Manseau, J.-A. Rhéaume, J.-L. Trudeau, A. Doiron, Alex. Gélinas, J.-E. Chaput, J.-A. Brunet, P.-J. Poitras, J.-E.-N. Paul, L. Maillot, N. Pirotton, A. Lanthier, Desjardins Frères, R. Viens, T. Gareau, A.-J. Bourque, H. Ste-Marie, R. Rousseau, A. Dubuc, J.-L. Leduc, H. Jodoin, H. Boux, A. Guay, H. Maranda, G. Pelissier, J.-E. St-Jacques, J.-H. Laplante, J.-P. Laplante.

* * *

L'on a appris avec le plus vif plaisir, à la réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, que M. L.-P. Roy, 2ème Vice-Président et secrétaire de cette société, fait partie, maintenant, de l'ancienne société légale Dubuc et Towers, qui dorénavant sera Dubuc, Towers et Roy. Félicitations et succès à notre très estimé jeune avocat.

* * *

LES PERTES ANGLAISES

Celles subies en France sont de 258,069 hommes

Londres, 11. — M. Asquith, premier ministre, a annoncé aujourd'hui à la chambre des communes que le total des pertes anglaises, depuis le commencement de la guerre jusqu'au 31 mai, était de 258,069 hommes, tués, blessés ou disparus.

Voici le détail des pertes:

Tués: 50,342.

Blessés: 153,980.

Disparus: 53,747.

M. Asquith, dans son rapport, a parlé que des pertes éprouvées par les troupes anglaises qui combattent sur le continent ou dans les Dardanelles.

Il a promis de faire connaître plus tard les pertes de la marine.

Dans la liste d'aujourd'hui ne sont pas comprises les troupes de la Grande-Bretagne engagées dans différentes petites guerres, soit en Afrique, soit en Mésopotamie.

Mgr Langevin

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque naquit à Saint-Isidore de Laprairie, le 24 août 1855, de François-Théophile Langevin, notaire et de Marie-Pamela Racicot, soeur de feu Mgr Racicot. Ses parents descendaient d'une des plus anciennes familles de cette région. Mgr Langevin avait six frères et une soeur. Dès l'âge de onze ans, il commença ses études au Séminaire de Montréal. Il y demeura jusqu'à l'âge de dix-neuf ans alors qu'il devint professeur. Il occupa ce poste trois ans puis il passa deux ans au Grand Séminaire de Montréal. Il reçut là les ordres mineurs puis fut admis au sous-diaconat. Il fut aussi secrétaire privé de l'illustre Mgr Fabre, archevêque de Montréal. Avant de quitter le Grand Séminaire il fut ordonné diacre. Il alla ensuite au collège de Sainte-Marie, où il fut un an préfet des études.

En 1881, Mgr Langevin, alors diacre, entra dans la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, débutant au noviciat de Lachine, près de Montréal. Ayant, en 1882, terminé son noviciat, il prononça ses voeux perpétuels et fut ordonné prêtre dans la chapelle du Bon Pasteur à Montréal. Ses trois premières années de prêtrise se passèrent comme missionnaire attaché à la paroisse Saint-Pierre de Montréal. Il fut en 1885 nommé professeur de théologie à l'Université d'Ottawa. Il occupa cette chaire huit ans. Il fut aussi directeur du Grand Séminaire et sous-doyen de la faculté de théologie. Il fut en 1892 nommé docteur en théologie.

Feu Mgr Taché rencontra Mgr Langevin pour la première fois en 1883 et fut immédiatement frappé par ses grandes qualités et chercha à l'attacher à son diocèse. On rapporte que quand Mgr Taché apprit que son voeu était comblé, il dit: "Voilà dix ans que je demandais cela."

Le 1er juillet 1893, Mgr Langevin quittait l'enseignement de la théologie et la direction du Grand Séminaire pour venir commencer dans l'Ouest cette étonnante vie d'apostolat et de labeur acharné qui a étonné tous ceux qui l'ont vu à l'oeuvre. A la demande de feu Mgr Taché, il vint à Winnipeg comme supérieur-vicaire des Oblats du Manitoba et curé de la paroisse de Sainte-Marie. Dès le début il devint cher à tous ses paroissiens, anglais ou français. Grâce à sa féconde énergie, Sainte-Marie eut un regain de vie paroissiale.

Mgr Taché étant mort, Mgr Langevin fut appelé à lui succéder le 8 janvier 1895. Le 19 mars de la même année il était consacré dans la cathédrale de Saint-Boniface.

Dès lors commença l'une des plus grandes et des plus émouvantes carrières d'archevêque qu'ait vues le Canada. Il fut toujours sur la brèche, combattant sans répit pour les droits de l'Eglise. Il poursuivit avec vigueur l'organisation du diocèse, créa de nouvelles paroisses, encouragea et stimula les oeuvres de colonisation, d'éducation, de charité. Jusqu'aux derniers moments, il fut à la tâche. La maladie qui le minait depuis des années n'avait rien ralenti de son ardeur. Son séjour de l'hiver au Texas semblait avoir amélioré sa santé, mais les fatigues de son dernier voyage dans l'est ont eu finalement raison de ce vigoureux lutteur.

Quand Mgr Langevin devint archevêque, le diocèse de Saint-Boniface n'avait qu'une cinquantaine de prêtre; il en a maintenant plus de deux cents. Ce chiffre serait aujourd'hui de beaucoup dépassé si Rome n'avait pas créé le diocèse de Regina. Les deux paroisses de Winnipeg ont fait place à neuf prospères paroisses dont une française, une allemande, une polonaise et une ruthène. Depuis quelques mois les Italiens ont une desserte. Partout dans la province ont surgi de nouvelles paroisses tandis que les anciennes continuaient à se développer. C'est à Mgr Langevin qu'on doit la nouvelle cathédrale, le Petit Séminaire, l'Orphelinat Saint-Joseph, etc. Mgr Langevin était un grand voyageur. Trois fois il alla à Rome et chaque fois fut reçu par le Pape. En 1904, il visita la Terre Sainte puis l'Autriche, la Russie et la Pologne dans les intérêts des émigrants ruthènes, polonais au Manitoba.

UN MILLION DE SOLDATS ET PLUS HORS DE COMBAT

La France a appelé sous les drapeaux, plus de quatre millions d'hommes

Paris, 14. — M. René Arcos donne les renseignements suivants sur les pertes françaises: "Dans la lutte contre les forces austro-allemandes, ce sont certainement les Français qui, en proportion de leur population, ont jusqu'ici livré le plus grand effort. Après neuf mois de guerre, l'armée française est plus redoutable que jamais. Les troupes françaises ont fait un terrible apprentissage; elles sont bien équipées et leur moral est excellent. Des quantités incroyables de matériel de guerre et de denrées alimentaires ont été mises en réserve. La grande faute des Allemands a été de rester sept mois sans bouger sur les rives de l'Aisne et de l'Yser. Après leur défaite de la Marne, les Allemands auraient dû à tout prix tenter de nouveau le sort. Mais ils ont préféré se cacher sous terre et attendre les faveurs de la fortune.

Ces sept mois ont permis aux Anglais et aux Français de perfectionner leur armement et d'entrainer leurs recrues. Le commandant en chef des alliés franco-anglo-belges a maintenant entre les mains la plus formidable machine de guerre qui ait jamais existé.

Les pertes françaises

Il est certain que les Français ont subi de grandes pertes, bien que ces pertes soient inférieures à celles de l'ennemi. Depuis le commencement des hostilités, environ 1,000,000 soldats français ont été mis hors de combat. Sur ce nombre, on doit compter 360,000 tués et 230,000 prisonniers ou disparus. Cent quatre-vingt mille soldats français ont été mis de côté parce que leurs blessures les a rendus infirmes pour toujours ou parce qu'ils souffraient de maladies graves. Le nombre des blessés et de malades qui sont retournés au front varie entre 300,000 et 400,000.

La France a déjà appelé sous les drapeaux 4,500,000 hommes et elle en appelle encore un grand nombre, tous les jours."

TORPILLEURS ANGLAIS COULES

Le No. 10 et le No. 12 sont victimes de l'attaque d'un sous-marin

Londres, 11.—Deux torpilleurs anglais ont été torpillés ce matin au large de la côte orientale de l'Angleterre, par un sous-marin allemand.

Ces navires portaient les Nos 10 et 12. Tous les deux ont coulé. Les survivants, au nombre de 41, ont été débarqués. L'attaque a eu lieu de grand matin.

Cette information a été communiquée aujourd'hui par l'amirauté.

Les torpilleurs Nos 10 et 12 avaient chacun un équipage de 35 hommes. Le No 10 avait un déplacement de 244 tonneaux, une vitesse de 26 noeuds et 35 mètres de long. Le No 12 avait un déplacement de 253 tonneaux, une vitesse de 26 noeuds et une longueur de 57 mètres.

Tous deux avaient été construits en 1906.

BEAU COURAGE D'UN SOLDAT ANGLAIS

Seul survivant après une attaque il tient tête aux Boches

Londres, 11. — Le témoin oculaire officiel attaché à l'armée anglaise relate dans la dépêche suivante, datée du 4 juin, l'exploit d'un soldat anglais qui, placé dans le cratère formé par un obus, relançait aux Allemands les bombes qu'ils jetaient dans l'excavation pour le tuer:

"Après avoir atteint une tranchée allemande et s'être aperçu qu'il était le seul survivant de son détachement, il réussit à se traîner au fond d'une cratère, fait par un obus, à quelques pas de là, dit le témoin oculaire. Les Allemands savaient où il était, mais ne pouvaient l'atteindre, ni s'approcher de lui, à cause de notre fusillade. Ils se contentèrent donc de lancer des grenades dans le cratère.

"Ce soldat anglais resta dans l'excavation à quelques mètres de l'ennemi pendant toute la journée, ramassant et relançant sur les Allemands les bombes qu'ils lui jetaient. A la nuit, il réussit à se traîner vers nos lignes, qu'ils atteignit sain et sauf."

LES VICTIMES DES PIRATES

Les Norvégiens ont eu quinze navires torpillés

Londres, 13. — Les chiffres reçus à Copenhague, et envoyés à l'Exchange Telegraph, montrent que la marine marchande des pays scandinaves a subi de grandes pertes depuis le début de la guerre.

Quinze navires norvégiens ont été torpillés et douze ont fait explosion en heurtant des mines sous-marines.

La Suède en a perdu six par des torpilles et dix-huit par des mines sous-marines. Le Danemark, quatre par des torpilles et dix par des mines sous-marines.

LES ORDRES DE JOFFRE

Le "Bulletin des Armées" publie ceux qui ont précédé la bataille de la Marne

Paris, 12. — Le "Bulletin des Armées" publie une série de documents, principalement les ordres donnés par le général Joffre avant la bataille de la Marne.

Ces documents semblent établir que depuis le 25 août, date où le premier ordre fut donné, le général Joffre avait pour objet de se tenir sur la défensive et non de prendre l'offensive.

Entre le 25 août et le 4 septembre, le général Joffre disposa ses troupes. A cette date, tout avait été arrangé comme le général Joffre le désirait, et il donna des ordres pour une attaque générale le matin du 6 septembre. Ces ordres qui sont reproduits dans le "Bulletin des Armées" indiquent avec détail la part que chaque armée devait prendre à l'attaque.

LE CHOLERA A VIENNE

On signale déjà cent vingt-six cas

Genève, 14. — Des dépêches de Vienne reçues à Innsbruck et à Buchs tendent à confirmer la nouvelle que le choléra s'est déclaré à Vienne. Une dépêche dit que vingt-six cas de cette maladie ont été reconnus dans la capitale autrichienne et une autre quarante-six. Plusieurs décès ont été également annoncés.

On croit que le fléau a été apporté par des soldats blessés venant de Galicie.

Les autorités ont pris toutes les précautions possibles pour empêcher sa propagation.

Un camp d'isolement a été établi à la hâte en dehors de la ville.

Des ordres ont été envoyés immédiatement au front pour qu'un examen rigoureux des blessés soit fait avant qu'on les dirige sur l'intérieur.

Les journaux de Vienne ont reçu l'ordre de ne pas mentionner l'existence de cette maladie. Les autorités pensent que ce fléau sera bientôt enrayé.

Paris, 14. — Une dépêche de Madrid à l'agence Havas dit que M. Guerra, ministre de l'intérieur, a annoncé qu'à cause des nombreux cas de choléra existant à Vienne, le gouvernement espagnol prenait toutes les précautions possibles pour empêcher que cette contagion ne se propage en Espagne.

Des lazarets ont été créés avec les perfectionnements sanitaires les plus modernes, spécialement à Port Mahon, pour y garder les personnes qui auraient contracté la maladie.

LA TYPHOIDE EN TURQUIE

Elle fait de grands ravages en Asie Mineure

Londres, 10. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Reuter dit que d'après des rapports venant de Constantinople, la fièvre typhoïde fait rage parmi les troupes et la population civile d'Asie Mineure. Soixante-quinze docteurs ont déjà succombé à la maladie.

Il est à redouter que sous peu les machines amenant l'eau à Constantinople cessent de fonctionner en raison de la pénurie du charbon; pour la même raison la production des moulins à farine a été restreinte, aussi la fabrication du pain est-elle insuffisante.

LES MUNITIONS ANGLAISES

M. David Lloyd George organise de nouvelles manufactures

Londres, 13. — S'adressant à des représentants d'usines métallurgiques à Cardiff, Pays de Galles, M. Lloyd George, ministre des munitions, a dit que son but était d'organiser le sud du Pays de Galles pour activer la production des munitions de la même manière que le Lancashire l'a été, et d'y établir deux ou trois manufactures d'armes et de munitions. Parlant du terrible besoin de munitions, M. Lloyd George dit:

"C'est avec peine que je dois dire que nous sommes encore à court d'obus. Il nous les faut et ce n'est pas le moment pour quelques-uns de prendre les responsabilités et pour les autres de les éviter. Il doit y avoir égalité de sacrifice et de contribution."

FUNERAILLES

La dépouille mortelle de Mgr l'archevêque quittera Montréal jeudi matin et arrivera à Winnipeg samedi matin, à 9.30 heures, à la gare du Pacifique Canadien. Le corps sera immédiatement conduit à la cathédrale où il sera exposé jusqu'aux funérailles.